



IVAN VIRIPAËV CONFÉRENCE IRANIENNE

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

ИРАНСКАЯ КОНФЕРЕНЦИЯ

SACD

henschel
SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasmisme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

Conférence iranienne

(Pièce)

Traduit du russe par

TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL

Titre original

Иранская конференция

2018

La version polonaise de la pièce est présentée pour la première fois au Théâtre dramatique de Varsovie le 14 septembre 2018, dans une mise en scène d'Ivan Viripaev, et la version russe au Théâtre des Nations de Moscou le 9 avril 2019, dans une mise en scène de Viktor Ryjakov.

*À la lumineuse mémoire de l'ami qui m'a quitté,
Kazimir Liske.*

HAMLET. – Qu’avez-vous donc fait à la fortune, mes bons amis, pour qu’elle vous envoie en prison ici ?

GUILDENSTERN. – En prison, My Lord ?

HAMLET. – Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ. – Alors le monde est une prison.

HAMLET. – Et une belle encore...

WILLIAM SHAKESPEARE, *Hamlet*.

Anéantissons-nous donc la loi ? Loin de là ! Au contraire, nous la confirmons.

Apôtre Paul, Romains, 3 : 31

Où vogue cette barque, sans personne à bord, sans rame, ni boussole, seule absolument ? Au fil de la rivière elle vogue à ta rencontre. Tiens-toi debout à ta place et attends.

SHIRIN SHIRAZI, *Adieu à l'interdit*.

Je remercie Natacha et Sacha Outkine pour leur aide.

PERSONNAGES

PHILIP RASMUSSEN – 50 ans.

Professeur de l'Université de Copenhague, chef de la chaire des Relations internationales de la faculté de sciences humaines.

DANIEL CHRISTENSEN – 42 ans.

Professeur de l'Université d'Aarhus, faculté de sciences humaines. Militant du mouvement international Islam européen.

OLIVER LARSEN – 60 ans.

Professeur de l'Université de Copenhague, faculté de théologie.

MAGNUS TOMSEN – 35 ans.

Politologue. Journaliste rédacteur du quotidien *Politiken*.

ASTRID PETERSEN – 33 ans.

Envoyée spéciale travaillant sur les « points chauds » de la planète.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN – 40 ans.

Épouse du Premier ministre du Danemark. Présidente de l'organisation internationale de bienfaisance Coopération. Auparavant, présentatrice vedette de la télévision danoise.

GUSTAV JENSEN – 42 ans.

Écrivain et philosophe danois.

PÈRE AUGUSTIN – 50 ans.

Prêtre de l'Église évangélique luthérienne du Danemark.
Professeur de l'Université de Copenhague, faculté de théologie.

PASCUAL ANDERSEN – 90 ans.

Ancien chef d'orchestre de l'Orchestre national du Danemark.

SHIRIN SHIRAZI – 38 ans.

Poétesse iranienne et personnalité publique. Lauréate du prix Nobel de littérature.

Danemark, 31 janvier 2018.

Salle des conférences scientifiques à l'Université de Copenhague. Sur la scène, neuf fauteuils selon le nombre de conférenciers. Le dixième fauteuil, installé un peu à l'écart des autres, est destiné au modérateur de la discussion. À droite de l'avant-scène, proche des spectateurs, on a installé pour les exposés une tribune équipée d'un microphone. À gauche de l'avant-scène, on a installé un microphone sur pied pour les participants désireux de poser des questions à l'intervenant.

Les intervenants de la conférence entrent en scène, l'un après l'autre, chacun rejoint sa place. Philip Rasmussen, modérateur de la conférence, entre le dernier.

PHILIP RASMUSSEN. – Mesdames et messieurs, bonsoir. Permettez-moi d'ouvrir notre conférence d'aujourd'hui, qui s'intitule « Conférence sur le “problème iranien” ». Ce titre est à l'évidence trop restrictif. Il sera question, non tant de l'Iran, que des causes et des facteurs, qui ont mené notre monde actuel à ce conflit très complexe et pratiquement insoluble. À cette collision, à cette confrontation, entre deux regards absolument différents sur l'univers et sur la vie de l'homme dans cet univers. En effet, il est important de comprendre, que nous observons aujourd'hui une collision non tant entre forces politiques et force d'intérêts du monde des affaires, bien que cela existe, bien sûr, aussi, mais ce que nous observons, avant tout, aujourd'hui c'est la collision entre, je dirais, deux civilisations absolument différentes, la collision entre deux mondes. Je n'appellerai pas ces mondes « monde de

l'Orient» et « monde de l'Occident », parce qu'aujourd'hui déjà ces notions sont devenues très floues. Aujourd'hui, ce qu'on appelle, le monde de « l'Orient » et, ce qu'on appelle, le monde de « l'Occident » comprennent tant de pays, avec tant de différentes structures politiques et religieuses qu'il n'est plus possible de procéder à une division nette entre « l'Orient » et « l'Occident ». C'est pourquoi je caractériserai le problème iranien, comme l'opposition diamétrale entre deux conceptions du monde. Entre deux regards absolument différents portés sur le développement de l'humanité. J'appellerai cela l'opposition entre deux orientations essentielles : « traditionalisme religieux » et « rationalisme humaniste ». Ou comme plaisantait un jour, un de mes collègues belge, deux forces s'affrontent : Allah et Coca-Cola. Il s'agit, à l'évidence, d'une simple plaisanterie. Mais comme dit Polonius, un des personnages de *Hamlet* de Shakespeare : « Sa folie ne manque pas de méthode. » Pardonnez-moi, mais c'est sur ce point que je voulais clore mon propos liminaire. Au nom des organisateurs de notre conférence, je tiens à saluer encore une fois tous ceux, qui ont trouvé aujourd'hui la possibilité de participer à notre discussion, quelle que soit leur qualité, non seulement intervenant, mais aussi simple auditeur. Comme vous l'avez déjà, probablement, remarqué, plusieurs microphones sont installés dans la salle, de manière à ce que vous puissiez approcher de l'un d'eux et poser votre question, si vous en avez. Nous sommes heureux de votre participation à une discussion commune et nous espérons que le dialogue sera constructif. D'autant plus qu'aujourd'hui s'est rassemblé dans la salle un public aussi notable que respectable. Il nous est très agréable que le Premier ministre du Danemark en personne, M. Nicklas Paoulsen, nous honore de sa présence, il se trouve ici à titre d'auditeur ordinaire parmi les spectateurs. Bonjour, monsieur le Premier ministre, merci de marquer votre intérêt pour notre conférence. Donc ! Nous vous saluons cordialement, et sur ce, je déclare ouverte notre conférence

consacrée au « problème iranien ». Et c'est avec plaisir que je passe la parole à notre premier intervenant, le professeur de la faculté de sciences humaines de l'Université d'Aarhus, M. Daniel Christensen. Monsieur Christensen, je vous en prie.

Daniel Christensen se lève de son fauteuil et se dirige vers la tribune.

Et pendant que M. Christensen se prépare pour son intervention, je voudrais ajouter quelques mots le concernant. Daniel Christensen travaille depuis près de douze ans avec l'Iran, et il est également représentant et militant du mouvement Islam européen. Il s'agit d'une organisation, qui travaille avec des Européens qui ont décidé d'adopter ou bien ont déjà adopté l'Islam. Cette organisation aide aussi les personnes originaires des pays musulmans, Iran compris, résidant sur le territoire européen, à résoudre leurs problèmes, les aide à s'adapter au mieux au milieu dans lequel ils se sont retrouvés, et plus encore. Bref, ce n'est pas par oui-dire que M. Christensen connaît, ce qu'est l'Iran, il connaît la mentalité de sa population, les problèmes de ce territoire, et de plus il est lui-même, à ce que j'ai entendu, musulman, c'est exact, monsieur Christensen ?

À cet instant, Christensen se trouve déjà près de la tribune.

DANIEL CHRISTENSEN. – Pas du tout, je ne suis pas musulman. Mais ce n'est pas la première fois qu'on me pose cette question, apparemment, quelqu'un a, un jour, dû s'emmêler au point de répandre cette rumeur sur moi. Je travaille beaucoup avec les musulmans, j'ai beaucoup de proches amis musulmans et je m'agenouille devant la sagesse de cette grande religion, mais je ne suis pas musulman, en disant cela, vous emmêlez encore plus les choses.

PHILIP RASMUSSEN. – Si tel est le cas, je vous prie de m’excuser, monsieur Christensen. À votre sujet court en effet une telle rumeur. Mais je n’aurais pas dû porter crédit aux rumeurs, je vous en demande encore une fois pardon.

DANIEL CHRISTENSEN. – De rien, de rien, ce n’est pas du tout offensant, d’être pris pour un musulman. Même si musulman, tu ne l’es pas.

PHILIP RASMUSSEN. – Monsieur Christensen, je ne voulais pas dire que c’est offensant, qu’une personne soit considérée comme musulmane. Je ne me suis pas excusé de vous avoir pris pour un musulman, mais pour avoir accordé crédit à une rumeur vous concernant. Je demande pardon pour la rumeur, et pas pour vous avoir qualifié de musulman.

DANIEL CHRISTENSEN. – Voilà qui est clair. Eh bien, si vous le permettez, je vais commencer.

PHILIP RASMUSSEN. – Je vous en prie, monsieur Christensen.

DANIEL CHRISTENSEN. – Chers auditeurs ! Chers collègues ! Je veux partager avec vous une sensation, qui a vu le jour à l’intérieur de moi, il y a deux ans et depuis ce temps, cette sensation est toujours avec moi. Cette sensation a vu le jour en moi à la suite d’une situation tragique. Je ne dirai rien de ce qui est survenu, parce que c’est très personnel, mais quelque chose est effectivement survenu. Et voici qu’à la suite de cette situation j’ai soudain, vu la structure qui organise ma vie. Je veux maintenant attirer votre attention sur le mot « structure » notamment, parce que je parlerai ici notamment de structure. Simplement, il y a deux ans, j’ai vu ma vie, comme si elle était une sorte de structure. C’est comme si je m’étais observé en tant que structure. Je me suis vu comme un certain mécanisme, ou si vous préférez comme une certaine formule. J’ai vu que mon Moi n’est pas une personnalité quelconque, mais effectivement un

certain modèle, cela dit le mot « structure » est celui qui me convient le mieux. Une structure c'est, vous voyez, un certain schéma. Comme un dessin, c'est comme un motif. Mais un motif, qui contient du sens. Ma structure, c'est aussi mon rapport au monde qui m'entoure et à tout ce qui m'entoure. Ma structure c'est aussi mon existence, et mon essence, qui se manifeste et se déploie dans le temps et dans l'espace. C'est comme un logiciel informatique. Voilà ! C'est probablement, la comparaison la plus juste. Un logiciel informatique. Vous l'avez installé, ensuite vous l'avez lancé dans votre ordinateur ou dans votre téléphone et ce logiciel a commencé à fonctionner. Mais ce logiciel, il a sa propre structure, son thème et sa fonction c'est comme, par exemple, un guide de voyage, ou un logiciel de dessin, ou un lecteur de musique ou une messagerie... Et voilà, qu'il y a deux ans, à la suite d'une situation très très tragique, je suis tombé dans un état tel, que j'ai réussi à me voir moi-même, comme un logiciel de ce genre, j'ai vu que je possédais ma propre structure, tout comme tous les objets dans l'univers, parce que tout possède sa propre structure. Cela, est bien sûr, connu de tous, et surtout de la science actuelle, mais à l'époque, moi personnellement, j'ai reçu cette connaissance sous la forme d'une expérience personnelle propre. Cela m'est arrivé, spontanément. C'est arrivé de manière absolument inattendue et cela dit, ça ne s'est pas prolongé, très longtemps. Cependant, pendant le temps durant lequel tout cela se prolongeait, j'ai pu distinguer nettement en quoi précisément consistait ma structure, ce que je représente, pour ainsi dire, globalement. Et ce que j'ai vu, ce que j'ai appris sur moi, m'a fait une impression tellement forte que ça a changé ma vie, pour toujours, a changé ma relation à moi-même, au monde qui m'entoure, aux notions de ce monde qui m'entoure, a changé ma relation à tout. À tout ! Cela a simplement changé le paradigme de ma vie. Et maintenant, je vais essayer de vous décrire ma structure telle, qu'elle s'est révélée à moi à l'époque, il y a deux ans et telle qu'elle continue à se révéler à moi

aujourd'hui, parce que ces états-là, quand je peux voir ma structure, ils reviennent encore de temps en temps. Je comprends que le ton de tout ce que je dis maintenant, n'est sans doute pas vraiment scientifique. Vous savez, mon fils a sept ans. Et voilà que quelques jours avant Noël, je décide de lui parler de Jésus-Christ, parce que, quand même, Noël, bien que nous autres Danois l'ayons déjà oublié, parce que quand même, Noël est une fête, où ce n'est pas Santa Claus qui devrait prévaloir mais plutôt Jésus. Parce que, mine de rien c'est le jour de son anniversaire. Et donc, j'ai parlé, comme je pouvais de Jésus-Christ à mon fils. Et vous savez ce qu'il me dit à la fin ? Qu'il ne croit pas en Jésus-Christ. Vous savez pourquoi ? Je lui demande, pourquoi ? Et il répond, parce que ça n'est pas scientifique. J'ai demandé, et Santa Claus c'est scientifique ? Et il a dit, oui. Parce que Santa Claus, il l'a vu l'année dernière quand il est venu à l'école maternelle, alors que Jésus, lui, n'est pas venu.

Certains des intervenants de la conférence rient.

PHILIP RASMUSSEN. – Votre fils, a encore toute une vie devant lui.

Rire général.

DANIEL CHRISTENSEN. – Mouais, possible. Alors, je vais poursuivre. Donc ce que j'ai vu ? J'ai vu que ma structure est dotée d'un mécanisme très concret, un mouvement très précisément orienté. Ce mouvement, tend vers l'acquisition constante de quelque chose. J'ai vu que je suis presque entièrement, intégralement, composé d'un désir irrésistible, de prendre et acquérir tout le temps quelque chose. Je suis un désir sans fin de prendre. Je veux prendre tout le temps. Ma vie, c'est prendre. Je veux prendre. Prendre pour moi. Prendre pour moi-même. Toute ma structure est une structure d'acquisition pour moi-même. Je veux vivre. Je veux être sain. Je veux avoir le genre de femme,

qui corresponde à mon caractère, à mon tempérament, à mon goût, à mes convictions, à ma préférence sexuelle. Je veux avoir le genre d'amis, qui partage mes centres d'intérêt et qui me convienne sur le plan énergétique. Je veux avoir des aliments, qui soient utiles à ma santé et qui en plus satisfassent mon goût. Je veux avoir le droit d'être libre d'exprimer mon opinion, je veux avoir le droit d'être libre de professer ma religion, je veux avoir le droit de me déplacer dans l'espace. Je veux que les gens, que je croise, me sourient. Je veux que les serveurs dans les restaurants soient polis, je veux que les policiers soient polis, je veux que les politiques soient honnêtes, je veux que mes impôts soient petits, et que mon salaire soit grand. Je veux que mes enfants soient obéissants et que ma femme m'aime. Je veux plaire à d'autres femmes dans la rue. Je veux que mon chef apprécie mon travail. Je veux que la météo soit bonne. Je veux que les terroristes arrêtent de tuer. Je veux que cessent les guerres. Je veux que l'on instaure dans le monde entier les principes de la démocratie. Je veux qu'on soit satisfait de moi. Je veux que la soupe de mon déjeuner ne soit pas trop salée. Je veux qu'en hiver il ne fasse pas trop froid, et qu'en été on n'ait pas trop trop chaud. Je ne veux pas être piqué par des insectes nuisibles. Je veux que dans les restaurants il n'y ait pas de rats. Je veux qu'il n'y ait pas de catastrophe écologique, qu'on ne pollue pas l'air, qu'on ne verse pas des tonnes de pétrole dans la mer. Je veux que les terroristes ne prennent pas d'otages afin que les civils pacifiques ne périssent pas en Syrie, et que ce soit les terroristes qui périssent. Je veux que nulle part ni plus jamais on ne tue des enfants. Je veux que mon pantalon ne se salisse pas en frottant contre ma voiture. Je veux que mon veston ne soit pas froissé, quand je prends l'avion. Je veux toujours recevoir ma nourriture au moment juste. Je veux avoir la possibilité de pioncer sept heures par jour au minimum, je veux avoir droit à deux jours fériés par semaine, et à un mois de congé par an. Je veux avoir le droit de parfois rester seul. Je veux

avoir droit à la propriété privée. Je veux que sur le territoire de ma maison, personne n'entre sans ma permission. Je veux que personne ne puisse fouiller dans mes affaires sans ma permission, je veux que personne n'écoute mes conversations téléphoniques. Je veux qu'on me respecte, qu'on tienne compte de moi, qu'on prenne en considération mon opinion, qu'on ne me vexé pas et qu'on ne me trompe pas. Je veux qu'on me fasse confiance, et quand je fais une erreur, je veux qu'on me pardonne. Je veux que mon steak soit cuit, ni trop, ni pas assez, je veux qu'il soit cuit pile comme il faut. Je veux que l'eau de la piscine soit pile comme il faut. Que l'eau de la mer soit pile comme il faut. Que la température de l'air dans la rue soit pile comme il faut. Que mon thé n'infuse ni trop, ni pas assez. Je veux que mes vêtements soient de bonne qualité, mais pas tellement chers. Je veux que les fruits soient frais, sans pesticide, mais aussi pas trop chers. Bref, je veux manger, boire, dormir, vivre, cueillir du plaisir, je veux le respect, je veux un travail intéressant, je veux l'amour, je veux des connaissances, je veux que mes chaussures neuves ne me fassent pas mal aux pieds. Je veux que mon collaborateur ne sente pas la sueur, cette odeur insupportable de la sueur d'autrui, je veux qu'il n'y en ait plus, plus du tout. Et que mon interlocuteur ne sente pas de la bouche. Et que le pape de Rome exprime plus clairement sa relation à « la diffusion de l'islam en Europe ». Je veux que dans mon hôtel, il y ait la clim. Je veux, je veux, je veux. Toute ma vie, chaque seconde de ma vie, s'est trouvée tissée dans cette structure d'acquisition. Structure d'acquisition. Je veux acquérir tout le temps. Je suis ainsi fait. Cela me constitue. Je suis constitué du besoin d'acquérir. Ma structure est une structure d'acquisition. J'acquiers. Je veux acquérir. J'aspire à l'acquisition. Et c'est pourquoi quand je n'acquiers pas quelque chose, c'est toute ma structure qui se trouble. Dès que je n'acquiers pas, je commence à souffrir parce qu'on viole en moi certains processus importants et profonds. Comprenez-moi, quand je lis dans les

Nouvelles que, quelque part en Russie, la liberté de parole est limitée, ma structure, habituée à acquérir le droit à la liberté de parole et le droit à la démocratie, ma structure commence à me signaler que je n'acquiers pas quelque chose. Comprenez-moi, quand dans les pays arabes, des femmes sont obligées de porter le voile et qu'on ne leur permet pas de déjeuner à la même table que les hommes, ma structure habituée à acquérir l'égalité entre hommes et femmes, n'acquiert pas cette liberté. Et alors je commence à me sentir mal et alors je m'indigne. Et alors je commence à engager tous mes efforts pour que ma structure retrouve sa paix et son bien-être. Parce que, la paix et le bien-être sont le fondement même de ma structure. Ma structure, c'est le désir même d'acquérir la paix et le bien-être. La paix et le bien-être, voilà ma structure. Acquérir la paix et le bien-être, voilà ma structure. Acquérir. Je veux acquérir. Voilà ce que j'ai vu en moi-même. Et j'ai vu cela non pas comme un concept, non pas comme un raisonnement philosophique, non pas comme une morale, non pas comme un psychologisme, j'ai vu cela comme mon génome, vous voyez ? J'ai vu cela comme le schéma, comme le dessin de la spirale du génome humain. J'ai vu, la façon dont je suis constitué de toutes ces cellules et molécules qui aspirent à l'acquisition, la façon dont je suis constitué de molécules qui aspirent à l'acquisition... La façon dont je suis littéralement et tout entier...

Pause. Christensen réfléchit pendant quelques secondes.

Ce que j'ai dit, est déjà amplement suffisant. Voilà, chers collègues, ce qu'il me semblait, important de comprendre et de prendre en compte avant d'aborder une discussion sur le thème iranien. Et maintenant, il me sera plus commode de répondre à vos questions, si vous en avez.

Une question vient de la salle. On n'entend que la voix, sans voir qui la pose.

VOIX DE MATHILDE HANSEN. – Eh bien, en fait ma question, est très simple.

PHILIP RASMUSSEN. – Présentez-vous, je vous prie.

VOIX DE MATHILDE HANSEN. – Mathilde Hansen, Université de Copenhague, département des sciences humaines.

PHILIP RASMUSSEN. – Je vous en prie.

VOIX DE MATHILDE HANSEN. – Quelle est la relation entre, ce que vous disiez à l’instant, et le problème iranien, dont nous devons discuter ici ?

DANIEL CHRISTENSEN. – C’est que, si nous voulons que notre vie soit réellement accomplie, nous devons apprendre à rendre, vous voyez ? Nous devons rendre. Rendre réellement. Et que signifie « rendre réellement » ? Cela signifie qu’il faut rendre, non pas ce que tu veux bien rendre, mais rendre, aussi ce qu’on veut récupérer de toi, vous voyez ? Voilà ce que signifie, rendre réellement. Rendre non seulement ce que tu veux bien rendre, mais aussi ce qu’on veut te prendre, vous voyez ? Je veux bien lui rendre un dollar au miséreux, mais quand un voleur me chaparde ma bourse avec tout mon argent, c’est là que je rends, voyez ? Je veux qu’on me sourie, mais on m’insulte, voilà c’est là que je rends. Je veux qu’on m’autorise à dire, tout ce que je veux, mais on me jette en prison, voilà c’est là que je rends, voyez ? Je veux, entendre certaines paroles, et on m’en dit de tout autres, on me dit ce qui m’offusque, voilà ce qu’il faut que j’accepte. Rendre cela signifie accepter, voyez ? Et accepter et rendre sont une seule et même chose. Je veux aller à droite, et on me jette alors dans une voiture et on m’emmène à gauche, et j’accepte ça. Je veux, des éloges, et on m’humilie et on me traîne dans la boue. Je veux que mes voisins se comportent plus poliment, et ils branchent la musique à

plein volume à minuit et demi. Je veux que ma nouvelle voiture fonctionne parfaitement, et elle tombe en panne trois jours après son achat. Je veux que les jeunes Arabes respectent mon pays, dans lequel ils sont venus vivre, et ils me crachent au visage. Je veux qu'on ne me touche pas, et on me tabasse sur le seuil de ma maison. Je veux vivre, et on me tue. J'aime ma mère, et elle périt dans un accident de voiture carrément sous mes yeux... Carrément sous mes yeux... Voilà ce que je rends.

Christensen ferme les yeux une seconde, il ramasse ses pensées.

Je regarde ce corps déjà froid de ma mère et je comprends que le temps est venu que je la rende. La rende pour toujours. Voyez ? Ce n'est pas moi qui décide ce que j'ai à rendre, vous voyez. Dans un rendu réel, ce n'est pas moi qui décide ce que j'ai à rendre, voyez ?

PHILIP RASMUSSEN. – Et qui décide ça ?

DANIEL CHRISTENSEN. – Pour un Iranien, c'est Allah qui décide de tout. C'est-à-dire, Dieu. Donc c'est Dieu qui décide de tout.

VOIX DE MATHILDE HANSEN. – Et même l'invention de la bombe atomique, c'est Dieu qui l'a décidée ?

DANIEL CHRISTENSEN. – Oui. Dieu décide tout.

VOIX DE MATHILDE HANSEN. – Merci, désormais tout est clair pour moi.

PHILIP RASMUSSEN. – Pardonnez-moi, mais à quoi pourrait bien nous servir un Dieu de ce genre, qui décide, l'invention de la bombe atomique ?

DANIEL CHRISTENSEN. – Ha, ha. Voilà ! Voilà, mesdames et messieurs, voilà, enfin, que nous approchons du problème principal, dont je voulais parler aujourd’hui. J’attendais cette question et la voilà, cette question. Merci beaucoup, à vous, monsieur Rasmussen, de poser cette question tant attendue. Et voilà qu’en m’appuyant sur cet exemple, je vais tenter d’expliquer, en quoi consiste notre principale incompréhension. « Notre » in-compréhension « d’eux ». Le fait est que, vous venez de le dire à l’instant, que vous n’avez pas besoin de ce genre de Dieu. Et ce qui découle de vos paroles signifie que c’est vous qui voulez décider, de quel Dieu vous avez besoin, et de quel autre vous n’avez nul besoin ? C’est-à-dire, que c’est vous qui vous choisissez un Dieu pour vous-même, et vous choisirez, certainement, le genre de Dieu, qui vous arrange, voyez ? Et si vous ne trouvez pas un Dieu de ce genre, celui qui vous arrange, alors vous-même, vous resterez sans Dieu du tout, ce qui est actuellement le cas de la plupart des résidents en Occident. Le Dieu qui oblige les femmes à porter le voile ne vous arrange pas ; le Dieu qui ne donne pas aux femmes le droit d’être à la même table que les hommes ne vous arrange pas ; le Dieu, qui jette en prison des gens pour leurs convictions politiques ne vous arrange pas ; le Dieu, qui a permis l’holocauste ne vous arrange pas ; le Dieu, qui permet les guerres de religion ne vous arrange pas ; le Dieu, qui permet, le licenciement de quelques milliers d’ouvriers ne vous arrange pas ; le Dieu, qui permet l’incivilité dans les rues ne vous arrange pas ; le Dieu, qui ne vous a pas permis de trouver un travail qui vous convienne mieux ne vous arrange pas ; le Dieu, qui ne vous a pas fait rencontrer l’amour véritable ne vous arrange pas ; le Dieu, qui vous a envoyé un chef à ce point stupide, un président stupide, un Premier ministre stupide, un serveur de restaurant exécrationnel ne vous arrange pas ; le Dieu, qui vous a vendu des chaussures à ce point mal commodes ; le Dieu, qui a créé ce genre de tourniquets mal commodes dans le métro ne vous arrange pas ; le Dieu qui a créé des hivers à ce point

froids et le Dieu, qui permet en été une chaleur à ce point abominable ne vous arrange pas ; le Dieu, qui habille votre voisine d'une robe d'un goût à ce point mauvais ne vous plaît pas, le Dieu, qui a créé une télévision à ce point vulgaire ; le Dieu, qui vend un kebab trop peu cuit, et enfin, le Dieu, qui a permis cette crevasse sournoise dans le trottoir, où s'est planté puis cassé aujourd'hui même votre talon, ne vous plaisent pas. Le résultat est qu'il vous est assez difficile de vous choisir un Dieu pour vous-même, parce que le Dieu, qui permet la création de la bombe atomique, le Dieu qui permet l'apparition de la crevasse dans le trottoir et le Dieu, qui crée les organisations humanitaires, la démocratie occidentale, ainsi que vous-même, ne sont comprenez bien qu'un seul et même Dieu, voyez ? C'est ce même Dieu, qui dit un jour : « Ce n'est pas la paix que j'apporte dans ce monde, mais l'épée. » Voilà ce que j'entendais par le mot « rendre », chers dames et messieurs. Voici sous quel angle je voudrais poser le regard sur « le problème iranien », sous l'angle, qui démontre que nous autres, membres de la civilisation occidentale, nous ne comprenons pas d'une manière générale ce que ça signifie, rendre à Dieu, tout ce qu'il nous réclamera. Merci.

Christensen descend de la tribune, il rejoint sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – Merci beaucoup, monsieur Christensen. Eh bien, je vois que notre discussion prend d'entrée un tour inattendu. Votre point de vue est compréhensible, monsieur Christensen, et voilà, en prolongement justement du thème que vous avez abordé « de la compréhension du rôle de Dieu dans la société iranienne », que j'invite à se produire notre cher collègue Oliver Larsen.

Oliver Larsen quitte sa place et se dirige vers la tribune.

Oliver Larsen professeur, théologien, auteur de plusieurs ouvrages de référence, il est notamment, l'un des auteurs

du *Catalogue de vulgarisation scientifique de l'histoire de la religion et de la philosophie du Proche-Orient*. Cet ouvrage fut il y a quelques années un véritable best-seller non seulement en Europe, mais aussi dans plusieurs pays orientaux, par exemple au Japon, où pour autant que je sache, le tirage fut d'un nombre d'exemplaires étonnamment grand.

Oliver Larsen répond au modérateur depuis la tribune.

OLIVER LARSEN. – Oui, effectivement, notre catalogue a été édité et même réédité dans de nombreux pays. Et j'en suis très heureux, cela dit ma contribution à ce catalogue, demeure très modeste. Je ne suis l'auteur que de trois des trois cent soixante-quatre articles.

PHILIP RASMUSSEN. – Mais, quels articles ! Des plus intéressants et brillants.

OLIVER LARSEN. – Pas plus que tous les autres. Mais merci, monsieur Rasmussen. Je vais, peut-être, commencer mon intervention. Mais je voudrais préalablement, si vous le permettez, dire quelques mots, au sujet de l'intervention de mon collègue, Daniel Christensen. Je voudrais faire une sorte de commentaire, en deux mots pas plus. Le fait est que le mot « Dieu », que vous, monsieur Christensen, avez tout à l'heure utilisé ici même à de nombreuses reprises, ne signifie en effet, pour la majorité des gens, absolument rien. Je pense, que vous ne l'ignorez pas ? Qu'est-ce que c'est Dieu ? Je suis convaincu que pour l'absolue majorité des gens dans notre société la notion de « Dieu » est liée en général à quelque chose de plutôt infantile et, pour ne pas dire plus, désuet. En effet, pour la majorité d'entre nous, aucun Dieu n'existe. Et pour ceux qui sont prêts à admettre l'existence de cette notion ne serait-ce qu'un peu, Dieu, représente en tout cas, quelque chose de disons indéfini. Qu'il existe ou non Dieu demeure ce qui nous

attend après la mort, cela même que nous découvrirons peut-être, un jour futur, mais sûrement pas maintenant, pas du temps de notre vie. Pendant le temps de notre vie, dans le meilleur des cas nous pouvons croire en lui et tenter de suivre ses prescriptions, ses commandements, mais le contact avec Dieu, il ne se réalisera que plus tard, seulement après la mort. Et ce que je dis là concerne exclusivement les croyants, et la majorité des gens ne reconnaissent absolument aucun Dieu. Le fait qu'il soit nécessaire de rendre à un prétendu Dieu tout ce qu'on a de plus cher, leur paraîtra tout simplement dingue. C'est pourquoi, pour comprendre le principe de « rendre », dont parlait à l'instant ici même mon collègue, il est nécessaire pour chacun de nous, avant toute chose, d'éclaircir chacun pour soi le principe de Dieu. Nous devons éclaircir, à qui nous allons nous rendre nous-même tout entier et pourquoi ? Je ne dis pas que nous devons sur-le-champ nous mettre à croire en un Dieu. Je ne parle même pas du fait qu'un Dieu existe. Évidemment, je n'ai pas encore définitivement perdu la tête au point de porter en pleine conférence scientifique une communication qui avance que Dieu existe.

PHILIP RASMUSSEN. – Aujourd'hui nombreuses sont les conférences scientifiques où l'on entend ça et bien pire encore, monsieur Larsen !

Tout le monde rit.

OLIVER LARSEN. – C'est probable. En tout cas, le but de ma communication d'aujourd'hui est tout autre. Le but de ma communication d'aujourd'hui est de tenter de dessiner le mécanisme même de la perception d'un monde dans lequel Dieu existe. Parce que pour un Iranien le monde c'est un monde où Dieu existe. Allah. Et pour comprendre la logique du comportement de ces gens, là-bas en Iran, nous devons tenter, de comprendre la logique du comportement de l'homme pour lequel il existe un Dieu dans le monde.

Qu'est-ce que le principe de Dieu ? En quoi consiste ce principe ? Voilà le sujet dont je voudrais parler aujourd'hui. Et je commencerai par une petite anecdote arrivée il y a quelques années en arrière à un de mes proches copains. Un de mes copains proches, un scientifique, un homme du vieux monde, conservateur, n'arrivait pas à s'astreindre à apprendre à écrire sur un ordinateur. Toujours tout écrit à la main, avec un stylo, et seulement après il transposait tout cela dans l'ordinateur et jamais, pas moyen, il n'a voulu travailler autrement. Évidemment, travailler comme ça c'est plus long, mais mon copain, je le répète encore une fois, était un scientifique de la vieille école, il a commencé ses activités scientifiques en un temps où nul ordinateur n'existait nulle part. À l'époque, comme nous le savons tous, il y avait des machines à écrire, eh bien sur elles non plus mon copain ne voulait pas écrire. À l'époque aussi il écrivait d'abord à la main avec un stylo Bic, et c'est seulement après qu'une dactylographe tapait tout cela à la machine. Et voilà, que tout récemment mon copain, termine un ouvrage de taille et de grande importance pour lui. C'était effectivement un travail de grande importance pour lui, je ne sais pas si c'était le cas pour la science, mais pour lui ce travail était d'une très grande importance. Afin de vous faire partager l'importance de ce travail, je dirai que c'était le labeur de toute sa vie. Vous voyez, toute notre vie nous faisons quelque chose, et puis un jour arrive le moment où nous sentons que ce que nous venons de faire, est ce vers quoi nous nous sommes dirigé toute notre vie durant. Que cette chose-là c'est la bonne ! C'est la bonne ! Et voilà, que pour mon copain, ce travail, est précisément ça, cette chose-ci. L'affaire de sa vie ! Bien sûr, comme toujours, il a écrit ce travail à la main, au stylo, habitué qu'il avait été toute sa vie de le faire de cette même manière. Et ensuite tout s'est déroulé comme dans un film, dans un roman de fiction. Survient un incendie. Sa maison brûle et tout ce qu'il y avait dedans, tout brûle, et ce travail si cher à lui, brûle aussi évidemment. Une maison, ça va

encore. Alors que le fait que son livre brûle ça entraîne un véritable choc pour lui. D'autres travaux à lui, brûlent aussi, évidemment, mais il en existe des copies électroniques, elles sont sur Internet mais ce travail-là, le travail de toute sa vie, il a disparu. Et c'est arrivé effectivement comme dans la littérature. Un incendie ! Mais comment aujourd'hui un incendie peut-il bien survenir ? Mais de quelle manière et pourquoi ? Vous connaissez tous des gens dans notre cercle commun dont les maisons ont brûlé ? Même aujourd'hui quand je parle de cela, j'ai du mal à le percevoir, comme quelque chose de réel. C'est comme une sorte de nouvelle littéraire, pas vrai ? Mais l'affaire est que c'est survenu dans les faits. Et mon copain, s'est retrouvé effectivement privé, et de sa maison, et de son manuscrit, le manuscrit dans lequel il avait exprimé toute son expérience de nombreuses années, le labeur de toute sa vie. Et voilà, que mon copain plonge dans une tristesse. Il a plongé dans une grande très grande tristesse sans fond. Il est tombé en dépression. Pas à cause de la maison, parce que, et d'un la maison était assurée, et de deux, pour tout dire, parce qu'elle était sans importance pour lui, toute cette maison. Sa femme est morte il y a de nombreuses années en arrière, ses enfants ont grandi et sont partis. Il n'avait pas de peine pour cette maison, ou juste un peu. Cependant, il avait une très grande peine pour son travail. Il l'avait écrit de nombreuses années durant. Nombreuses années... Eh oui...

Pause.

Je vous prie de me pardonner de vous avoir raconté cette histoire de manière aussi détaillée, mais, je veux que vous compreniez, dans quel état s'est trouvé mon copain. Le fait est qu'il s'est trouvé, pour tout dire, dans un état terrible, tout simplement terrible. Il tombe irrémédiablement dans la dépression, arrête d'aller à son travail. Arrête de faire, quoi que ce soit. Et voilà qu'un jour, il est assis sur un banc

dans un parc, simplement assis dans un parc, et regarde comment les gens promènent leur chien et comment courent des femmes et des hommes, avec ces écouteurs dans les oreilles. Et d'un coup d'un seul, il entend nettement une voix. La voix de quelqu'un. Pas une voix venue du ciel, plutôt une voix de l'intérieur de lui, quelqu'un à l'intérieur de lui dit d'un coup d'un seul : « Est-ce véritablement important ? » Mais alors cette pensée le transperce, comme un coup de foudre. Est-ce véritablement important ?! Et d'un coup d'un seul, il comprend, qu'il existe quelque chose de plus important que ce qui vient de survenir. Qu'il existe quelque chose de plus important que son manuscrit. Il m'est difficile de vous transmettre tout ça en paroles. Mais qu'il existe, quelque chose de plus. À part ce qui nous semble à l'instant très essentiel. Il existe, quelque chose de plus important, à part ce, que nous voyons avec nos yeux ordinaires. Et ça n'est même pas une pensée, c'est une sensation, voilà ce qui est le plus important. C'est une sensation. La sensation que tout ce qu'il y a autour n'est pas véritablement important, mais qu'il existe quelque chose de plus important. Il existe quelque chose de plus précieux. Ma femme est morte, mais il existe, quelque chose de plus important, quelque chose de plus important dans mon cœur. Plus important que la mort, plus important que la séparation d'avec l'être aimé. Et c'est cette sensation qu'il existe dans le monde quelque chose de plus important que ce que je vois, que ce qui se passe, cette sensation de quelque chose de plus important c'est cela même le principe de Dieu. Dieu c'est quelque chose de plus important que tout le reste. Dieu c'est ce qui est toujours présent en nous, quelque chose de plus important que tout ce que nous possédons. Une femme nous aime, mais même dans ça il existe quelque chose de plus important. On vient de nous voler, mais il nous reste quelque chose de plus important. On vient de nous attaquer et de nous molester mais quelque chose de plus important n'en a pas souffert. On vient de nous insulter dans la file

d'attente d'un magasin, et pourtant il existe quelque chose de plus important que ça. On vient de nous priver de notre droit de parole, mais on ne nous a pas privés de quelque chose de plus important encore, de ce que nous gardons toujours en nous. On vient de nous décorer, mais ce n'est pas important comparé à ce que nous possédons déjà. Nous vivons sous un régime totalitaire, et pourtant, ce n'est pas la chose la plus importante à laquelle nous devons penser. On veut nous bombarder à coups de missiles, eh bien même ça ne constitue pas la chose la plus importante dans notre vie. Nous mourons, mais c'est quelque chose de plus important que la mort qui nous attend. Nous sommes terrifiés, mais nous pourrions surmonter la peur, à condition d'entrer en contact avec ce quelque chose de plus important. Il existe toujours, quelque chose de plus important, que tout ce qui nous arrive. Et ce plus important, il est toujours en nous. Un travail scientifique, est-ce véritablement important ? C'est, évidemment important, personne ne le conteste, mais dans ce travail scientifique, il existe quelque chose de plus important encore, que ce travail scientifique en lui-même. Et cette sensation-là, d'une sorte de présence dans tout ce qui nous entoure, dans toute notre vie, cette sensation de présence permanente, de la présence de quelque chose de plus important dans toute notre vie, c'est le même principe essentiel, qu'on nomme conscience religieuse. C'est cette même chose essentielle qui unifie toutes les religions et tous les enseignements spirituels du monde. Sans comprendre ce principe, je dirais même, sans ressentir ce principe, nous ne pouvons pas, hélas, lancer sérieusement une discussion sur un thème aussi peu simple que « religion » et « conscience religieuse ». Parce que, aucune dissertation sur le divin n'aura de sens, si elle ne découle pas de l'expérience personnelle de la connaissance d'une divinité. Et cela, et j'aimerais mettre un accent particulier là-dessus, repose précisément et notamment sur notre sensation, et pas seulement sur une compréhension rationnelle. Parce que comprendre « véritablement », cela

signifie notamment, posséder en soi cette chose en tant qu'une expérience vécue. Tout cela pour dire, que sans ressentir une présence permanente de quelque chose de plus important, que tout le reste, sans ressentir cette présence dans notre cœur, nous ne sommes pas habilités à nous occuper d'aucune régulation de politique internationale. Sans comprendre véritablement, ce qu'est la conscience religieuse, nous n'avons pas le droit de penser résoudre les problèmes liés à l'islam. Parce que, dans ce cas, nous ne comprenons pas que, ni les principes de démocratie, ni les principes humanistes, ne constituent pour ces gens une part de la mentalité et du code mental que créent autour de lui des sociétés dont la culture est parfaitement différente, et les principes éthiques parfaitement différents. Nous devons comprendre que ni « la démocratie occidentale », ni « l'humanisme protestant occidental » ne s'inscrivent dans la vision du monde d'une énorme part de la population du globe terrestre. C'est pourquoi avant de nous précipiter pour sauver ces gens de leurs régimes totalitaires, nous devons nous efforcer de comprendre la logique selon laquelle ces gens vivent. Merci de votre attention.

Oliver Larsen descend de la tribune, se dirige vers sa place, mais il est arrêté par une question de la salle. Une voix féminine.

VOIX DE KATRIN JOHANSEN. – Pardonnez-moi, professeur, je voudrais vous poser une question. Katrin Johansen, Université d'Aarhus, chaire de théologie.

Larsen retourne à la tribune.

OLIVER LARSEN. – Oui, oui, je vous en prie.

VOIX DE KATRIN JOHANSEN. – Vous parliez de la sensation de la présence de quelque chose de plus important. Mais que peut faire celui qui ne ressent pas cette présence ?

OLIVER LARSEN. – Les personnes de ce genre ne doivent pas s’occuper du problème iranien.

VOIX DE KATRIN JOHANSEN. – Cependant, ces gens-là sont précisément ceux qui s’en occupent, et vous le savez parfaitement.

OLIVER LARSEN. – Cependant, votre question, si je la comprends, ne concerne pas que ça ? Elle concerne...

Un des intervenants de la conférence, le journaliste Magnus Tomsen, s’approche à pas vifs du microphone sur la scène.

MAGNUS TOMSEN. – Pardonnez-moi, professeur... Mais vous, m’accorderez sans doute que ceux qui s’occupent du problème du Proche-Orient ne ressentent pas tous, tant s’en faut, la présence de Dieu à l’intérieur d’eux-mêmes ? Bien que parmi ce genre de personnes nous comptions des politiciens, des journalistes, des chercheurs venant parfois d’autres disciplines, tout à fait remarquables. De quel genre de présence divine parlez-vous ? Êtes-vous certain d’avoir toute votre tête ?

Tout le monde rit.

PHILIP RASMUSSEN. – Le commentateur politique Magnus Tomsen, pour ceux qui ne le connaîtraient pas. Bien que nul, parmi nous, ne saurait prétendre ne pas connaître, Magnus Tomsen !

MAGNUS TOMSEN. – Merci, monsieur Rasmussen ! Bonjour, excusez-moi, je ne me suis pas présenté. Donc monsieur Larsen, êtes-vous certain de vous rendre compte du niveau de discussion auquel vous nous proposez maintenant de descendre ? Au niveau de la sensation du « divin dans nos cœurs » ?!

OLIVER LARSEN. – Il me semble que j'ai conscience de ce dont je parle, Magnus. Mais permettez d'abord que je réponde à la question précédente. Vous comprenez, Katrin, nous venons à l'instant d'aborder un sujet très complexe et très délicat. Oui, effectivement, celui qui n'a pas vécu cette expérience de la rencontre avec le plus grand des secrets, celui qui n'a pas senti le secret de la plus grande des présences, tous ceux-là, certes, trouveront tout mon discours pathétique, d'un coutumier pathos romantique et ésotérique et pas davantage. Alors que l'on peut définir ce, dont je parle par un simple mot, « Connaissance ». Et ou bien la personne a le contact avec la Connaissance, ou bien pas. Ou bien la personne connaît ou bien pas. Parce que, vous savez, c'est somme toute comme cet orientaliste moscovite, qui me dit un jour tout à fait sérieusement, qu'à l'issue de la lecture des vers de l'admirable poète soufi Saadi Mouzani, lui venait toujours d'emblée l'envie de déguster un bon vin, parce que Saadi Mouzani compose beaucoup et superbement sur le thème du vin. Non, ce n'est pas ça, en fait il savait bien que pour Mouzani le vin c'est Dieu, et que c'est sur Dieu qu'il écrit, et pas sur l'alcool, alors en lisant Mouzani qu'éprouvons-nous ? Voilà la question ? L'envie de déguster un verre d'un magnifique bordeaux ou l'envie d'être véritablement en vie ? Voilà, où réside la question. Qu'éprouvons-nous ? Voyez-vous, c'est effectivement un grand problème, que les gens qui s'occupent aujourd'hui de sauver notre monde, aient une représentation purement rationnelle de ce monde et que pour eux toutes nos conversations sur le « divin » semblent artificielles, voire triviales. Pour ma part, je ne sais pas, pour vous parler honnêtement, Katrin, comment répondre à votre question. Peut-être, que la meilleure façon de vous répondre serait de citer les vers de Saadi Mouzani que j'ai mentionnés plus haut, bien que, cela risque d'abaisser encore plus fortement le niveau de notre discussion aux yeux de M. Tomsen. Je plaisante, Magnus, Dieu me préserve, de vous vexer. Saadi Mouzani, xv^e siècle !

« Pourquoi tu te tais ?
Parce que tu attends, que surgissent les paroles.
Et comment surgissent les paroles ?
C'est du vide qu'émergent les paroles.
Quand le poète tout enivré de vin se tait et quand chute sa
tête vers le bas,
Alors commence le temps où naissent les paroles d'amour.
Et ces paroles les voici : "Dieu écrit le Destin de chacun
sur la musique de ses larmes."
Merci de votre attention.

PHILIP RASMUSSEN. – Merci, monsieur le professeur. Et maintenant, je donne avec plaisir la parole à notre chère journaliste danoise travaillant sur les « points chauds » de la planète, Astrid Petersen.

Astrid Petersen se lève de sa place et va à la tribune.

Je pense, qu'Astrid Petersen n'a pas besoin qu'on la présente. L'année dernière Astrid a remporté le prix Pulitzer pour son roman *La Restriction*. Il s'agit d'un roman documentaire au sujet d'une journaliste européenne prise en otage par l'organisation terroriste Libération islamique. Personnellement, ce livre a produit sur moi une impression incroyablement forte ! Me souviens pas, d'avoir jamais ressenti quelque chose de comparable avec un bouquin ! Et bien sûr, vous n'ignorez pas qu'Astrid a elle-même été prise en otage pendant trois mois sur le territoire de l'Irak et a vécu des épreuves très rudes, qu'évoque justement son livre...

Astrid Petersen se trouve déjà derrière la tribune.

ASTRID PETERSEN. – Merci beaucoup, monsieur Rasmussen. Si vous le permettez, je vais commencer.

PHILIP RASMUSSEN. – Évidemment, Astrid, je vous en prie.

ASTRID PETERSEN. – Respectables, collègues. Avant de commencer mon exposé, je voudrais également apporter mon commentaire à ce dont parlaient ici les locuteurs précédents. Eh bien ?! Je veux vous avouer que ce qui vient d'être dit ici, m'a, honnêtement parlant, simplement fait bondir de moi. Il y a un moment, où j'ai eu l'envie toute simple de me lever et de quitter les lieux. Parce que, s'il y a quelque chose que je hais dans la vie plus que tout c'est précisément l'approche qui vient de surgir ici. Chacun des deux locuteurs précédents M. Christensen et M. Larsen, sans se mettre d'accord, ou peut-être après s'être mis d'accord, je ne sais pas, ont directement sur nos yeux ramené le sujet d'une grande complexité qui concerne « le Proche-Orient » et particulièrement l'Iran, à une sorte, excusez-moi, d'ésotérisme baveux, dans le style connais-toi toi-même, trouve Dieu en toi-même et ensuite attaque-toi à la résolution des problèmes mondiaux. Et toute cette, excusez-moi, tonalité pseudo-scientifique et carrément romantique, résonne maintenant sur le fond de problèmes d'une importance capitale liés avec la région si peu simple du globe terrestre qu'est l'Iran. Excusez-moi, collègues, mais le fait qu'une connaissance à vous ait vu son manuscrit brûler, et qu'il ait déduit, voyez-vous de ce fait qu'il existe « quelque chose de plus important que sa vie » ou le fait qu'à la suite d'un malheureux accident, notre cher, collègue, ait compris qu'il veut tout le temps consommer et prendre, tout ça, sur le fond de la tragédie, qui se déroule aujourd'hui dans la région proche-orientale, en Syrie, en Irak, en Afghanistan et cetera, tout cela sonne de manière insultante et odieuse. Insultante pour ceux qui vivent et se trouvent maintenant là-bas, et pas ici à Copenhague. Ceux qui meurent maintenant de famine, de terreur et de violence pendant que, vous dissertez autour du fait qu'il est possible dans tout de trouver quelque chose de plus important et élevé et que Dieu, voyez-vous, décide lui-même qui est à tuer, qui est à violer, et qui doit être fait président des États-Unis d'Amérique. Ne comprenez-vous donc pas combien c'est insultant et odieux ?!

Pause.

Excusez-moi. Mais revenons à l'Iran. Voilà, ce dont nous devons discuter, mes chers amis !

Seulement au cours du dernier mois, cent et quelques jeunes filles de tout le pays ont été condamnées par un tribunal à être battues publiquement pour une utilisation « excessive » de produits de beauté. Six cent quatre-vingt-quatorze personnes ont été mises à mort au cours d'une seule année. En Iran on exécute, environ trois personnes par jour. Y compris pour des critiques innocentes à l'adresse de l'islam. Des femmes sont fouettées pour s'être rendues à une soirée où des hommes étaient présents. Soixante-quatorze coups de fouet, c'est ce qu'une femme a reçu la semaine dernière, parce qu'à l'occasion de son quarantième anniversaire elle a invité chez elle quelques hommes, avec qui elle travaillait à la télévision. Elle a été fouettée uniquement parce qu'elle fêtait son anniversaire dans un cercle d'hommes. Et une autre femme qui avait prodigué une aide médicale à un homme a été lapidée publiquement, parce qu'elle violait la loi. Il y a une semaine un groupe d'adolescents a organisé une soirée secrète et il y avait là, une bouteille de whisky pour dix-sept personnes. Tous sont en attente de prison et de punitions physiques très cruelles. Pour une gorgée de whisky ! En Iran les droits humains sont violés de la manière la plus tragique qui soit. Les gens sont, humiliés, battus, torturés. Les jeunes filles sont soumises à un terrible opprobre. L'homosexualité est perçue comme un crime absolument horrible et est punie par la peine capitale. N'importe quelle expression libre humaine est opprimée de la manière la plus horrible qui soit. Et si vous, respectables collègues, prétendez que pour comprendre pourquoi ça se passe comme ça il faut d'abord comprendre, « ce qui est Dieu », alors vous et moi risquons d'aller trop loin. C'est pourquoi je vous prie allons-y descendons des cieux dans notre horrible vie réelle. Et poursuivons notre conférence dans une attitude scientifique.

Petersen se verse elle-même l'eau d'une bouteille dans un verre et boit. Pause.

MAGNUS TOMSEN, *crie de sa place*. – Bravo !

ASTRID PETERSEN. – Merci, vraiment pas de quoi. Mes chers collègues, d'abord, je voudrais désigner le problème, dont je vais parler. Voilà de quoi il a l'air. Une personne humaine, quelle que soit la culture dans laquelle elle vit et quelle que soit la religion à laquelle elle appartient, quelle que soit la couleur de sa peau, est avant tout une personne humaine. Une personne humaine est un être vivant, doté de raison, qui évolue de manière dynamique. Conditionné par sa culture, de toute évidence. Mais, je voudrais le souligner, d'ailleurs, mon prochain bouquin traitera précisément de ça, je voudrais souligner qu'une personne humaine ce n'est ni une culture, ni une race, ni une civilisation, ni un rôle social, ni un père, ni une mère, ni un prêtre, ni un président, ni un tsar, ni un esclave. Une personne humaine, c'est un être vivant et libre. Une personne humaine est une partie du processus d'évolution. Une personne humaine est un processus. C'est pourquoi chaque personne humaine, en dehors de sa dépendance d'une culture, d'une race, d'un sexe et d'une religion depuis sa naissance a, ce que j'appelle, « des droits cosmiques ». Remarquez bien, pas des droits sociaux, ni culturels, ni religieux, mais précisément cosmiques. Une personne humaine est un être vivant né de l'univers et doté par sa naissance de droits universels cosmiques. Quels sont-ils ? Je vais les énumérer. Ils sont seulement quatre. C'est pas énorme pas vrai ? Seulement quatre. Les voilà. Le droit à la vie. Personne n'a le droit de priver consciemment une personne humaine de sa vie. Le droit à la vie est un droit, que nous recevons à notre naissance de la nature elle-même. Le droit suivant est le droit de recevoir des savoirs. Une personne humaine a le droit de savoir. De s'intéresser, de poser des questions et de recevoir des réponses. Et personne ne doit lui refuser ce droit. Le

droit de savoir, d'apprendre, de recevoir des savoirs, d'analyser, c'est un droit inaliénable de la personne humaine. Le troisième droit de la personne humaine, est celui d'avoir sa propre vision du monde. Une personne humaine a le droit de choisir librement pour elle-même une foi, une religion, elle a le droit d'avoir sa propre opinion, sa propre position sur toute question. Et enfin, le quatrième droit, est le droit de choisir son orientation sexuelle. Une personne humaine a le droit d'avoir une orientation sexuelle, qui corresponde à sa nature personnelle. Et personne ne peut lui indiquer qui elle doit aimer ni avec qui elle doit partager son lit. Écoutez, ça et c'est tout. Seulement quatre droits. Seulement quatre. Cela n'est pas si énorme, ok ? Seulement quatre. Ce n'est pas la fin du monde, pas vrai ? Seulement quatre droits cosmiques principaux. Vivre, appréhender le monde, penser librement et aimer. Et voilà tout. Et quand nous parlons d'Iran, nous devons nous rappeler que, premièrement, il y a des gens qui vivent dans ce pays. C'est-à-dire, des gens au même titre que partout ailleurs sur la planète entière. Pas des Iraniens, mais précisément des gens. Et deuxièmement, puisque ce sont des gens, ils ont eux aussi le droit de recevoir ces quatre droits. Mais dans ce pays, les gens sont privés de tous ces droits. De tous ces quatre droits. Et voilà tout. Voilà, respectés collègues, à quoi doit ressembler le propos de notre conférence. Et c'est à partir de ce point-là, que je viens maintenant d'établir, que je propose de commencer notre mouvement d'un point A à un point B. Et maintenant, je suis prête à répondre à vos questions.

Pause. Astrid boit de l'eau. Oliver Larsen s'approche du microphone pour poser une question.

PHILIP RASMUSSEN. – Oliver Larsen, s'il vous plaît.

OLIVER LARSEN. – Je voudrais vous faire préciser une chose, Astrid. Vous venez de dire qu'un des droits humains est de recevoir des savoirs. Pourriez-vous m'expliquer ce que

vous entendez par le mot « savoir » ? Le savoir c'est quoi au juste ?

ASTRID PETERSEN. – Excusez-moi, je n'ai pas compris votre question ?

OLIVER LARSEN. – Vous venez d'utiliser le mot « savoir ». Qu'entendez-vous par là ? Le savoir c'est quoi ?

ASTRID PETERSEN. – Le savoir, c'est recevoir de l'information, et qu'est-ce qui vous semble incompréhensible ?

OLIVER LARSEN. – Donc selon vous « information » et « savoir » sont une seule et même chose ?

ASTRID PETERSEN. – Eh bien, bien sûr. C'est pas ça ?

OLIVER LARSEN. – Je considère que non.

ASTRID PETERSEN. – Et quelle est la différence selon vous ?

OLIVER LARSEN. – Eh bien, l'information c'est ce que la personne humaine reçoit de l'extérieur, c'est ce qui nous parvient des autres : des gens, des médias, des livres, de la science et de la philosophie, mais tout cela, habituellement, ne constitue pas notre expérience personnelle, c'est tout simplement de l'information reçue « de l'extérieur ». Alors que le savoir c'est, avant tout, notre expérience personnelle. Le savoir c'est ce qui représente notre vécu personnel et notre compréhension personnelle de l'essence de ce savoir. Nous le savons précisément, parce que c'est notre expérience personnelle et nous savons précisément que c'est sûrement comme ça. Et si nous ajoutons foi à l'information, le savoir quant à lui représente notre réalité inconditionnelle. L'information peut ne pas être véridique, surtout aujourd'hui. Alors que le savoir c'est de manière certaine ce que vous savez. Savoir ça signifie recevoir

de l'expérience. Cela signifie être au cœur de cette expérience. Le savoir c'est, ce que nous percevons, ce qui nous arrive. Le savoir c'est nous-même, en fin de compte. Me suis-je exprimé de manière claire ?

Astrid Petersen réfléchit pendant un certain temps.

ASTRID PETERSEN. – Franchement, non.

OLIVER LARSEN. – Et qu'est-ce qui n'est pas clair pour vous ?

ASTRID PETERSEN. – Votre question elle-même qui n'est pas claire. En quoi consiste-t-elle ?

OLIVER LARSEN. – Je voulais savoir ce que vous entendez par le mot « savoir », j'ai reçu la réponse. Et je n'ai plus de question. Merci, beaucoup.

ASTRID PETERSEN. – Seriez-vous en désaccord avec le principe qui voudrait qu'une personne humaine a le droit de recevoir un savoir ?

OLIVER LARSEN. – Non, non, je suis d'accord. Et la personne humaine a aussi le droit de recevoir de l'information. Je suis d'accord avec tout. J'ai reçu la réponse. Merci.

ASTRID PETERSEN. – Bien. Merci pour la question. D'autres questions ?

Emma Schmidt-Paoulsen s'approche du microphone.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Bonjour. Emma Schmidt-Paoulsen.

PHILIP RASMUSSEN. – Nous connaissons parfaitement, Emma Schmidt, en tant que présentatrice renommée de

la télévision danoise. Et voilà qu'il y a déjà deux ans, Mme Schmidt-Paoulsen a laissé son travail à la télévision et qu'elle préside maintenant l'organisation internationale de bienfaisance Coopération, qui apporte de l'aide humanitaire aux habitants, de ce que nous appelons, « les pays du tiers-monde ».

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – De manière générale, je ne supporte pas cette appellation : « les pays du tiers-monde ».

PHILIP RASMUSSEN. – Moi non plus je ne l'aime pas, madame Paoulsen.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – « Les pays à économie déficiente » sonnerait mieux. Mais ne nous égarons pas. Parce que, vous savez, je me suis approchée du microphone, avant tout, pour dire grand merci à Astrid Petersen pour son intervention. Il est très important, de temps en temps, de nous rappeler toutes ces choses ! Et surtout si précisément formulées. Merci, à toi, Astrid. C'est vraiment très, très important, ce que tu viens de dire.

ASTRID PETERSEN. – Merci, Emma.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Cependant la question que j'ai à te poser n'est pas très agréable. Mais, je ne peux pas ne pas te la poser. Pardonne-moi. Il y a deux semaines sur ta page Facebook tu t'es exprimée de manière brutale et nette en faveur de l'exécution capitale par les forces de l'Otan du patron du groupe terroriste Libération islamique Muhammad Al'Djariz. Considères-tu que l'exécution capitale soit une méthode régulière ?

Pause.

ASTRID PETERSEN. – Honnêtement, je voudrais ne pas répondre à cette question.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Excuse-moi, si je pénètre sur ton territoire interdit, mais toi-même, tu viens de parler du droit à la vie de la personne humaine et je voudrais comprendre comment nous devons agir ? Nous la civilisation européenne ? Punir les criminels ? Les pendre comme Saddam Hussein ? Mais c'était absolument odieux ! Nous nous rappelons tous comment c'était ! Et encore ensuite quand cette vidéo de son exécution capitale a circulé sur YouTube. Ouf ! Aujourd'hui encore je n'arrive toujours pas à me remettre de cet événement bien que de nombreuses années aient déjà passé. Une barbarie sauvage, perpétrée par notre civilisation ! C'est pourquoi je m'intéresse à ton opinion. Tu soutiens l'exécution de ceux qui ont commis des crimes graves ?

Pause.

ASTRID PETERSEN. – Non. Je ne soutiens pas les exécutions capitales. Je considère que les gens doivent cesser de tuer d'autres gens. Quant à mon post sur Facebook, il s'agissait d'une simple décharge émotionnelle. Le fait est que l'homme, dont tu parles, m'a retenu trois mois en captivité et que malheureusement, lui et moi avons fait assez étroitement connaissance, ce qui fait que j'ai gagné, il me semble, un certain droit personnel à souhaiter l'exécution de cet homme. Mais il s'agissait d'une simple décharge émotionnelle, le lendemain j'ai supprimé ce post de ma page. Bien sûr, que je le considère. Qu'il ne faut tuer personne. Il faut juger et soigner. Merci, pour la question, Emma. Et merci à tous pour l'attention. Pardonnez-moi.

Astrid s'éloigne de la tribune et rejoint sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – Merci, Astrid Petersen.

Emma Schmidt-Paoulsen est sur le point de rejoindre sa place, mais elle est arrêtée par les mots du modérateur.

PHILIP RASMUSSEN. – Et maintenant je passe la parole à Mme Emma Schmidt-Paoulsen, présidente de la fondation internationale de bienfaisance Coopération. Eh bien, comme nous le savons tous Mme Schmidt-Paoulsen est l'épouse de notre respecté Premier ministre Niklas Paoulsen. Lequel, comme nous le voyons, a manifesté un intérêt sincère pour notre discussion en assistant ici au titre d'auditeur ordinaire. Je lui en suis personnellement très reconnaissant. Eh bien, je vous en prie, madame Schmidt-Paoulsen.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Grand merci de me donner la possibilité d'intervenir devant un auditoire aussi sérieux. Comme vous le savez, je ne suis pas une spécialiste du domaine du « Proche-Orient », j'ai travaillé toute ma vie comme journaliste à la télévision. Mais depuis déjà deux ans, je m'occupe des questions humanitaires liées aux problèmes des habitants des pays à économie déficiente. Et si vous le permettez, je voudrais partager avec vous une expérience récemment acquise. Il se trouve que j'ai vécu environ un mois dans un petit village d'Amérique latine, et précisément au Pérou. C'est un village péruvien typique comptant cinq cents personnes, situé au centre même de l'Amazonie, sur la rive du fleuve Ucayali. Notre organisation travaille avec ce village et je devais y passer un mois entier. Je ne vais pas raconter maintenant ce dont je m'occupais là-bas, ce n'est pas important, nous inspections là-bas la réalisation en cours d'un programme humanitaire d'éducation des enfants dans ce genre de régions faiblement développées, et comme je compte parmi les concepteurs de ce programme, j'avais du coup, avec quelques autres collègues, de quoi m'occuper. Mais je veux partager avec vous une de mes sensations. Une expérience importante pour moi, qui, comme il me semble, a une relation directe avec ce dont il est question ici aujourd'hui. Et en premier lieu avec le « problème iranien ». C'est ce qu'il me semble en tout cas. Comprenez, le fait est que mes collègues et moi

sommes venus dans ce village pour aider ces gens. C'était en effet un village très pauvre. Des maisons de planches grossièrement clouées, et la majorité n'avait même pas de murs seulement un toit. Peu de nourriture, également pas beaucoup d'eau potable, ils utilisent l'eau du fleuve, qui est fortement polluée. Éducation scolaire d'un niveau très bas, pour tout dire les enfants apprennent à écrire, lire, un peu compter et c'est tout. Mais voilà ce qui saute aux yeux, c'est que ces gens sont presque toujours dans un état de grande joie. Ils sont presque toujours contents de tout. Et voilà que pendant ce mois que j'ai passé là-bas à observer ces gens, j'ai soudain, saisi que ces gens, ils sont, vous comprenez, effectivement heureux. Et vous savez, j'ai soudain, pris conscience que, pour la première fois de ma vie je voyais une communauté de gens véritablement heureux. Parce que ni dans l'Europe centrale bien portante, ni chez nous, au Danemark, très bien portant, ni chez nos voisins en Suède, ni aux Pays-Bas, ni en Norvège, ni même en Californie aux États-Unis, je n'ai vu une telle sensation du bonheur chez les gens. Des sourires, oui. De la bonne humeur avenante, oui. Mais voilà une sensation de bonheur à ce point profonde je n'en ai rencontré qu'extrêmement rarement. Et voilà, maintenant, je vous prie de me comprendre véritablement correctement. C'est très important que vous m'entendiez maintenant correctement. Je connais cette tendance occidentale, ce trait occidental qui consiste à glorifier et à sublimer, à romantiser la mentalité asiatique, orientale ou latino-américaine. Je comprends que j'ai vécu là-bas un mois, venue d'un pays rassasié, et que ces gens m'ont semblé heureux, parce que je n'ai pas véritablement vécu leur vie et leurs problèmes. Ou alors voilà si on m'avait demandé : voudrais-tu rester avec eux pour toujours et échanger la maison confortable et adorée que nous avons avec Niklas dans la banlieue de Copenhague, contre une maison en planches dans les jungles du Pérou ? Et pour toujours, en plus ? Honnêtement, je réponds non. Et je répète, je sais que nous autres Européens aimons attribuer

une spiritualité particulière aux petits peuples authentiques. Je sais ça. Mais, remarquez, je n'ai pas dit que ces gens n'avaient pas de problèmes. Ils ont un tas de problèmes. Je n'ai pas dit que je n'ai pas vu là-bas de l'irritation, ou de la douleur, voire même une certaine indignation. Non, là-bas toutes les faiblesses et tous les défauts humains se révèlent comme partout ailleurs. Cela dit non, pas comme partout ailleurs. Là-bas dans ce village toutes les qualités humaines se révèlent au travers de la sensation de bonheur. Vous comprenez de quoi je parle ? Là-bas des gens heureux souffrent de faim, s'indignent, se fâchent. Mais ce sont des gens heureux qui font cela. Ils ont le bonheur. Ils savent, ce que c'est. Et voilà plus je les regardais, plus je me sentais mal. Soudain, j'ai commencé à ressentir un vide incroyable à l'intérieur de moi. Je me suis sentie terriblement seule. J'ai regardé à l'intérieur de moi et là-bas il n'y avait rien d'autre qu'un énorme bagage culturel. Là-bas à l'intérieur de moi il n'y avait rien à part la politesse, la tolérance, l'humanisme, l'éducation. Là-bas à l'intérieur de moi il y avait l'amour pour mes enfants, le soin porté à mes parents, le dévouement pour mon pays, mais là-bas à l'intérieur de moi il n'y avait pas cette joie, authentique, une sorte de joie authentique tout à fait extraterrestre, qu'il y avait chez ces gens. Et là-bas à l'intérieur de moi il n'y avait pas ce genre de bonheur, que je voyais chez eux. Et le pire ! Je ne sais pas, peut-être que je suis maintenant en train de commettre une sorte d'erreur en disant cela, j'espère que mon mari me comprendra correctement. Là-bas à l'intérieur de moi il n'y avait pas ce genre d'amour qu'il y a chez eux. J'ai regardé à l'intérieur de moi, et honnêtement parlant, je n'ai pas compris, pourquoi je vis d'une manière générale ? Je lis tous ces livres sur le développement évolutif, sur l'union avec le cosmos, sur le fait que nous formons tous un grand tout. Mais cela ne rajoute pas de joie dans mon cœur. J'aime ma famille, mes enfants...

Pause. Emma réfléchit pendant une seconde.

... mon mari. Je suis bien, quand nous rendons visite à nos parents et passons là-bas une merveilleuse soirée avec toute la famille, mais ce n'est pas ce, bonheur, que j'ai vu exister chez ces gens. Ou alors, voilà encore ! Récemment j'ai lu un post sur Facebook. Un Américain de mes connaissances écrit qu'après une méditation, soudain, il s'est senti faire partie du dessein divin. Et voilà qu'il décrit tout ça tout en couleurs. Comment il s'est découvert, comment il a ressenti de l'amour pour tout le vivant. Mais à quoi bon ? À quoi bon écrire tout ça sur Facebook ? Et je regarde ses yeux sur les photos et je sens que tout ça n'est pas ça. À propos, moi aussi j'ai éprouvé ce genre d'extase d'amour général et d'unité. Mais tout ça n'est pas ça. J'ai compris que tout ça n'est pas ça. C'est simplement un certain état d'euphorie et rien de plus. C'est une frontière très fine entre une vérité et une euphorie. Et je n'ai pu entrevoir cette différence que là-bas, quand j'ai entrevu cette vérité. Je me suis rappelée comment avant mon départ pour le Pérou nous avons organisé un dîner d'adieux où nos amis intimes et nos parents sont venus. Et c'était si douillet, si chaleureux, si bon. Et ensuite mon mari et moi, quand tout le monde était parti, nous nous sommes dit : quelle soirée magnifique c'était, quelle belle soirée, et comme nous en étions heureux. Et voilà que là-bas au Pérou je me suis rappelé cette soirée et elle m'a, soudain, pardonne-moi, Niklas, semblé très superficielle. Elle était chaleureuse, gentille, belle, mais il n'y avait pas dedans une profondeur authentique de communication ni un bonheur cosmique authentique. Et voilà, vous savez, j'ai vécu là-bas parmi ces gens et plus je devenais triste, mieux je remarquais la présence du bonheur et de la joie chez ces gens. Et j'ai essayé de comprendre, de m'expliquer en quoi résidait le secret de ce bonheur ? Et enfin, à ce qu'il me semble, j'ai compris. Et c'est de ça que je voudrais parler.

Courte pause.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Vous voyez, le mystère du bonheur de ces gens consiste dans le fait que c'est comme s'ils avaient tous une sorte de savoir de quelque chose incroyablement important et beau, mais caché aux yeux. C'est comme vous savez, si un miséreux avait un million de dollars sur son compte, et qu'il reste assis dans la rue à mendier, mais avec déjà une tout autre expression des yeux, parce qu'il a un secret. Et c'est ça, comme si eux tous possédaient un secret. Je les regardais, leurs enfants, leurs vieillards, leurs femmes, qui ont une vie très difficile, et je voyais que tous possédaient un secret commun. Et que ce secret les rendait heureux. Et d'ailleurs je me suis rappelée, que j'avais croisé un regard semblable un jour en Serbie. Nombreux sont les Serbes qui possèdent la même chose dans le regard, comme s'ils savaient un secret. Je me suis rappelée cela là-bas. Et voilà, quand vous m'avez invitée à intervenir, et vous, m'avez invitée à intervenir ici, n'est-ce pas, monsieur Rasmussen, surtout parce que je suis la femme du Premier ministre et pour que mon mari vienne ici, sinon à quoi vous servirait d'inviter une ancienne star de la télévision à intervenir dans une « conférence iranienne » et que pourrais-je dire sur ce sujet, rien, c'est bien ça, n'est-ce pas ? Mais non, je ne vous reproche rien, rien de mal à tout ça. Au contraire. Je suis contente d'être venue. Je vois qu'ici chez vous, une discussion très intéressante s'est tout d'un coup déployée. Et je suis ravie d'avoir pu dire tout ça. Parce que, je suis persuadée que nous autres pays développés tentons de résoudre des problèmes mondiaux globaux, mais que nous ne savons pas quel est le secret. Vous comprenez il existe un secret. Pas une illumination, ni un développement évolutif, ni l'univers, mais précisément un secret. Nous ne savons pas quel est le secret. Et les Iraniens, sont précisément des gens, qui ont aussi dans les yeux ce savoir. Chez les Iraniens, il me semble, que dans leur mentalité même il existe ce secret, il existe. En revanche dans nos yeux à nous, excusez-moi, je ne le vois, que très rarement. Et voilà que nous

qui ne savons pas quel est le secret, tentons d'aider ceux qui savent quel est ce secret. Voilà, c'est donc à peu près tout ce que je voulais dire, sur le problème iranien. Merci de votre attention.

Pause.

PHILIP RASMUSSEN. – Hum. Eh bien, quel est enfin ce secret, madame Paoulsen ?

Rires dans la salle.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Je ne me sens pas concernée par cette question, monsieur Rasmussen. Je suis journaliste, je ne suis guère habituée à répondre aux questions, mais seulement à les poser.

Magnus Tomsen s'approche du microphone.

MAGNUS TOMSEN. – Pardonnez-moi, Emma, est-ce qu'il ne vous semble pas que vous avez tout de même tout réduit à un refrain aussi entendu que, « eux » et « nous » ? Les peuples qui connaissent « le secret » et les peuples qui ne connaissent pas « le secret » ? Précisément à cette rengaine qui depuis longtemps voudrait que « nous » soyons « non spirituels », que « nous » soyons rassasiés alors qu'eux seraient « spirituels » mais pauvres. Les Russes, pour autant que je sache, adorent ce refrain, ils s'en enivrent littéralement.

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Je comprends bien de quoi tu parles, Magnus. Nous nous connaissons depuis longtemps toi et moi n'est-ce pas ? Magnus et moi avons étudié ensemble à la faculté. Nous nous connaissons depuis une quinzaine d'années, n'est-ce pas ? C'est à peu près cela ? Et moi, pardonne-moi, je n'ai jamais vu dans nos yeux, que nous savions ce secret. Moi-même, je ne supporte pas

toutes ces foutaises puériles autour d'une nation qui serait spirituelle, et l'autre non. Mais ce n'est pas ça que je voulais dire. J'aime mon peuple et je remercie Dieu d'être née et d'habiter ici. Mais as-tu entendu ce que je viens de dire maintenant ou non ? Connais-tu le secret, Magnus ?

MAGNUS TOMSEN. – Quel secret, putain, Emma, remets-toi ! Ils prennent de la DMT* et c'est tout, et le voilà tout entier, ta mère, ton secret.

PHILIP RASMUSSEN. – Stop, stop ! Magnus Tomsen, je vous retire la parole ! Vous passez les bornes ! Excusez-vous maintenant tout de suite !

MAGNUS TOMSEN. – Excusez-moi, s'il vous plaît. Chercheurs des secrets, vos mères !

Magnus Tomsen s'éloigne du microphone et rejoint sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – Je demande pardon, à l'assistance. Je demande pardon. Au terme d'une discussion enflammée, les nerfs d'un des participants ont lâché. Ce n'est rien, ce n'est rien, cela arrive. Emma, s'il vous plaît, excusez-nous !

EMMA SCHMIDT-PAOULSEN. – Ce n'est rien, rien. Je le comprends. Moi aussi quand j'étais coincée là-bas au Pérou et que je regardais ces gens, j'éprouvais aussi parfois des crises d'aigreur débordante. Je me sentais même bizarre, d'où venait chez moi autant d'aigreur ? Depuis l'enfance je n'avais jamais ressenti autant d'aigreur. Et là-bas soudain, je me suis littéralement noyée dedans. Encore une fois merci, pour cette possibilité d'intervenir. Il semble, que c'est la première fois, qu'une discussion véritablement vivante de ce genre a pu émerger. Merci.

* Diméthyltryptamine, substance psychotrope puissante (souvent synthétique mais aussi présente de façon naturelle dans plusieurs plantes).

Emma rejoint sa place. Magnus Tomsen revient au microphone.

MAGNUS TOMSEN. – Je présente mes excuses à toute l'assistance. Et à toi aussi, Emma. Je n'ai effectivement pas pu me retenir. Je vous présente mes excuses, monsieur Rasmussen. J'ai eu tort. Cela dit, pourrais-je juste exprimer encore quelques mots sur ce sujet ? Il me semble que ce serait fort à propos, précisément maintenant.

PHILIP RASMUSSEN. – Eh bien, normalement ce n'est pas vraiment votre tour maintenant, mais si cela vous est à ce point nécessaire, et afin de détendre l'atmosphère... Seulement je vous demande de ne rien dire qui soit agressif.

MAGNUS TOMSEN. – Voilà justement ! Je voulais justement dire une chose précisément agréable pour nous tous. Voilà, toi, Emma, tu disais à l'instant avoir rencontré des gens heureux au Pérou. Mais est-ce que vous savez que les Danois sont selon une étude officielle considérés comme une des nations les plus heureuses au monde ? Notre *hygge* fait figure d'exemple pour le monde. Des sondages professionnels en parlent. Mais c'est même pas ça le sujet. Le sujet c'est que nous, sommes effectivement heureux. Nous sommes bons, dès leur enfance nous élevons nos enfants dans une atmosphère de « familialité », nos besoins sont modestes, c'est pourquoi nous vivons dans l'aisance. Les Danois sont attentifs les uns aux autres, reconnaissants à leurs parents et à leurs maîtres. Nous sommes accueillants. Nous passons de bons moments dans le cercle familial. C'est justement pour cela que je me suis senti aussi aigri, Emma ! Et voilà, puisque je me suis de toute façon faufilé sans attendre mon tour, je vais, alors, enfin, exprimer ce que je pense. J'avais préparé un exposé tout à fait autre. Mais maintenant mon exposé n'est déjà plus d'aucune actualité, parce que notre discussion est partie dans une autre direction. C'est pourquoi, voilà ce que je veux

dire ! J'entends souvent « spiritualité » ! Spiritualité, spiritualité. Une nation spirituelle, une nation pas spirituelle. Et ce serait quoi la spiritualité ?! Des conversations autour de Dieu ? La religiosité ? Mais, ça fait quoi, ça change quoi que quelque part en Russie, ils se considèrent eux-mêmes comme des gens spirituels ?! Ça fait quoi ?! Seraient-ils de ce fait, là-bas, plus spirituels, que nous autres Danois ? Alors qu'en Russie on trouve le plus grand taux de femmes battues de tout notre continent. Là-bas de l'ivrognerie, de la corruption, de la violence, de l'agressivité, de la cruauté, des enfants abandonnés. De la crasse ! Elle est où là-bas la spiritualité ?! Elle est où ? En quoi ?! Et ce serait nous autres Européens les non-spirituels avec tous les soins que nous apportons aux personnes âgées et aux handicapés, avec nos droits de l'homme, avec notre éducation, avec notre lutte incessante pour la liberté de choix, la liberté d'orientation sexuelle. L'Allemagne dénuée de toute spiritualité, a déjà accueilli plus d'un million de réfugiés ! De ces gens très spirituels, comme l'affirme notre Emma, venus de Syrie et d'Irak avec leur secret dans les yeux, qui ensuite ont fait exploser, ont violé et écrasé avec des voitures ceux qui les ont laissés entrer. Ces peuples spirituels qui tuent et qui nous méprisent nous Européens dénués de toute spiritualité, qui n'avons pas de secret au-dedans, c'est ça, Emma ?! Ta mère !

PHILIP RASMUSSEN. – Magnus ! Pas d'injures !

MAGNUS TOMSEN. – Oui, pardonnez-moi ! Mais il me semble qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas dans cette histoire de spiritualité ?! La spiritualité, c'est quoi, qui peut me dire ?! Hein ?!

Le père Augustin, depuis sa place.

PÈRE AUGUSTIN. – Moi, je peux dire.

PHILIP RASMUSSEN. – Je vous demanderai de vous approcher du microphone, père Augustin.

Le père Augustin se dirige vers le microphone.

Professeur de la faculté de théologie de l'Université de Copenhague, père Augustin.

Le père Augustin est près du microphone.

PÈRE AUGUSTIN. – Le mot « spiritualité » est un terme chrétien et il est issu de la notion de « Saint-Esprit ». Vous énumérez ici les différentes qualités de la personne humaine : la bonté, le soin, l'attention, tout cela peut résulter de la spiritualité, mais la spiritualité signifie en soi, le contact de la personne humaine avec l'Esprit Saint en son cœur. C'est un acte mystique, pas un acte social.

Le Père Augustin rejoint sa place.

MAGNUS TOMSEN. – En un mot, c'est Allah akbar !

Rires dans la salle.

Eh bien, vous avez entendu ! Je pense, qu'un commentaire de plus ici serait superflu, un représentant de la religion vient de tout dire de lui-même. Donc tout est clair ! Sinon, sur le plan général, Emma, je pense que cet état dépressif que tu manifestes, ce doute de soi, tout ça est typiquement notre maladie européenne. Il me semble que c'est simplement une sorte de virus, qui a également transsudé sur notre territoire, de l'Europe occidentale ou de l'Europe centrale. Ou alors c'est quelque chose de « suédois », ou encore un quelconque machin dépressif qui viendrait du dehors, mais c'est sûrement pas un truc à nous, nous les Danois, nous vivons véritablement dans un pays magnifique et nous sommes heureux. Voilà ce que je voulais dire.

En Iran, les gens ne peuvent pas se considérer heureux, parce que là-bas tous les quatre droits essentiels dont parlait ici Astrid Petersen ne sont pas respectés. Et ils seraient les détenteurs d'une sorte de secret ! Quel secret, Emma ?! Aimer ses parents, respecter son peuple, être attentif au monde environnant, recevoir de la joie en communiquant avec la nature et les gens, savoir s'amuser et savoir s'attrister. Ne pas nuire aux autres peuples, ne pas être puérils, c'est-à-dire assumer la responsabilité de sa vie, c'est ça le bonheur. Nous sommes heureux, Emma. De quel secret tu parles ?! Merci, pour votre attention.

Pause.

PHILIP RASMUSSEN. – Madame Paoulsen, vous voulez répondre quelque chose, à notre perturbateur Magnus Tomsen.

Emma Schmidt-Paoulsen secoue la tête de droite à gauche, pour montrer qu'elle ne veut pas répondre.

Eh bien, alors, je suis ravi d'inviter l'intervenant suivant. L'écrivain, publiciste et philosophe Gustav Jensen. Je suis certain qu'il n'est pas nécessaire de présenter M. Jensen à notre large public, puisque nous le connaissons tous par ses livres, et surtout par son dernier livre *L'Illusion de la liberté*, qui fit grand bruit chez nous. C'est pour cela, que nous avons invité M. Jensen à participer un peu à notre discussion, puisque dans son dernier livre il a, précisément abordé justement, ces questions, qui surgissent chez nous aujourd'hui. Je vous en prie, monsieur Jensen.

Gustav Jensen se place derrière la tribune.

GUSTAV JENSEN. – Bonjour. Merci beaucoup pour l'invitation et pour la possibilité qui m'est accordée d'intervenir dans le cadre d'une conférence d'aussi grand intérêt. Le

fait est que le susnommé « problème iranien », est avant tout, un problème lié à la question de savoir, ce que nous devons faire nous autres gens de la civilisation occidentale, en regardant, comment vivent et évoluent les gens en Iran et dans les pays semblables. Ce que nous devons faire nous, et pas eux. Voilà comment se pose la question. Parce qu'à vrai dire ce n'est pas un « problème iranien », mais notre problème à nous. Que devons-nous faire au regard, du fait que chez eux en Iran on interdit aux femmes de sortir dans la rue avec la tête non couverte ? Que devons-nous faire, quand pour un selfie avec les poignets dénudés posté sur Instagram, une femme mariée est publiquement humiliée et cruellement punie ? Que devons-nous faire, quand on interdit aux femmes de rouler à vélo, et qu'on condamne un réalisateur connu au nom mondialement célèbre à vingt ans de prison pour des propos critiques innocents sur le Coran ? Que devons-nous faire, quand nous voyons, comment une poignée de chefs fanatiques maintient en soumission un peuple entier, et qui nous est sympathique ? Que pouvons-nous faire avec tout ça ? Nous recherchons tous une solution à ce que nous nommons problème, le « problème iranien » qui, je l'ai dit déjà, est en fait, notre problème à nous. Et donc notre problème à nous est que nous ne pouvons pas dormir la nuit parce qu'un nombre énorme de gens sur cette planète sont privés des quatre droits cosmiques : le droit à la vie, le droit de recevoir de l'information, le droit de choisir librement sa confession et sa vision personnelle du monde et le droit de choisir son partenaire sexuel. Voilà comment se présente notre problème et c'est justement pour cela que nous sommes réunis ici. Et maintenant, si vous le permettez, je vais dire moi ce que je pense personnellement à propos de tous ces quatre droits cosmiques de la personne humaine énumérés. Je répète, ce que je m'appête à dire maintenant, est mon opinion personnelle subjective, un droit que, m'a accordé le cosmos en la personne d'Astrid Petersen. Et donc, si, vous le permettez. Une personne humaine, comme

nous le savons, quand je dis nous j'entends les gens instruits qui s'appuient sur la science et sur une vision lucide des choses, eh bien, une personne humaine vient au monde non pas de sa volonté personnelle, mais en tant que résultat d'un acte sexuel de ses parents. Personne parmi nous n'a pris la décision volontaire de sa naissance. Mes parents ont eu envie l'un de l'autre, ont couché ensemble et moi je suis venu au monde. Et pour ce qui concerne ma sœur aînée mes parents, l'ont carrément conçue, sous LSD et entourés de bougies, mais quoi qu'il en soit il ne s'agit ni de son ni de mon choix. Et même pas de celui d'Astrid Petersen.

Rires dans la salle.

Personne ne choisit sa naissance, de même que personne n'a les moyens de choisir sa mort. Quand allez-vous mourir ? Vous ne le savez pas. Quand votre enfant va-t-il mourir ? Vos parents ? Quand Astrid Petersen va-t-elle mourir ? Évidemment, le droit à la vie est une protestation contre la mort violente, c'est la déclaration du fait que personne n'a le droit de priver un autre de sa vie. Mais selon moi, la mort comme la naissance viennent, quand elles doivent venir, et pas, quand tu le voudrais ou ne le voudrais pas. Et si tu n'as pas été explosé par des terroristes dans quelque café du centre de Paris, alors c'est un cancer ou un accident de voiture qui t'achèvera, ou bien tu tiendras jusqu'à la vieillesse avec Alzheimer en bonus. Nous ne pouvons pas exiger de la mort qu'elle ne vienne pas nous chercher, c'est l'absurde. La vie est une coïncidence chaotique de circonstances et son droit à la vie ne repose pas entre les mains de la personne humaine. Surtout, que pour autant que je sache Astrid Petersen n'est pas végétarienne. Et donc à son avis les vaches et les porcs n'ont pas le droit à la vie, parce qu'ils sont des êtres inférieurs, comparés aux gens. Et pour ce qui concerne le droit de recevoir de l'information ou des savoirs, là j'avoue que

je m'embrouille entre qui est quoi, malgré le fait que M. Larsen a tenté de nous expliquer tout cela. « Information », « savoir », je me suis un peu embrouillé. Mais ce n'est pas important. Ainsi voilà, eh bien bien sûr ! Nous voulons savoir. Et nous avons le droit de savoir. Seulement la question est que voulons-nous savoir ? Aujourd'hui à l'époque des guerres d'information nous vous et moi avons déjà compris, il me semble, compris que plus nous consommons d'informations de toute sorte, moins nous savons ce qui se passe véritablement. C'est l'information qui précisément nous prive du savoir, c'est un fait ! Qui, par exemple, est coupable de dire ce qui se passe en Syrie ? La réponse dépendra de quelle presse vous lisez ? Et pas de ce qui se passe véritablement là-bas. Et puis, existe-t-il dans ce monde, une réalité seule, et identique pour tous. Et oui notre Terre est inconditionnellement ronde, elle tourne et en plus elle vole autour du Soleil et la personne humaine veut avoir le droit de le savoir. Et qu'est-ce que ça change ? Et qu'est-ce que ça change, que vous le sachiez, chère Astrid Petersen, qu'est-ce que ça change ? Qu'est-ce que ça change, que vous sachiez tout sur les molécules et sur les atomes, sur toutes ces hypothèses et théories scientifiques, qu'est-ce que ça change ? Est-ce que vous pouvez vraiment dire que vous savez comment tout est organisé ici et que grâce à ce savoir votre vie s'est trouvée effectivement transformée ? Si vous le pensez alors, vous êtes tombé dans une erreur très profonde, parce que, à vrai dire, vous ne savez rien. Parce que la question essentielle, celle du sens de votre vie, reste malgré tout pour vous une énigme et vous ne recevrez jamais malgré tout une réponse exhaustive à la question : en quoi réside le sens de votre vie, parce que, il est très probable, que dans votre vie aucun sens ne soit défini, vous êtes simplement né, vous vivez et vous mourrez, et voilà tout. Et voilà, nous nous approchons d'une erreur humaine essentielle, l'erreur concernant la liberté. Mais, ne savons-nous pas, vous et moi, respectables chercheurs, professeurs des universités, enseignants,

gens instruits qui assistons à cette discussion, ne savons-nous pas que la vie humaine est seulement composée de deux facteurs : les gènes et l'environnement. Vous et moi sommes les gènes de nos ancêtres et l'environnement dans lequel nous avons grandi. Et voilà tout. Où est la place ici pour la liberté individuelle ? Et de quel individu d'ailleurs parlez-vous ici ? Quand votre, susnommé individu n'est que gènes et éducation. Tout ce que je suis est ce qui a été mis en moi par mes ancêtres et développé dans mon environnement, avec les conditions dans lesquelles j'ai grandi. Personne parmi nous n'exerce aucun choix, ce choix s'exerce comme résultat des fonctionnalités qui ont été placées en nous. Ce choix, que j'exercerais, est en réalité, dicté par mon éducation, mon humeur, mon état physique et la situation, dans laquelle je me trouve à l'instant. La personne humaine n'a aucun droit cosmique à la liberté et ne peut pas en avoir parce que tout est conditionné. Parce que nous avons été conçus par nos parents sans que nous donnions notre accord, parce que nous sommes le prolongement de notre longue lignée, nous, simple sac de gènes de tous nos ancêtres. Richard Dawkins biologiste a décrit tout cela de manière fort convaincante dans son brillant ouvrage *Le Gène égoïste*. Nous sommes des gènes. Et ces gènes en s'incarnant dans notre corps sont tombés sous l'influence de l'environnement, dans lequel ce corps évolue et remarquez-le, un environnement, que ce corps n'a pas choisi. Et du coup, je ne vois ici aucune place pour tous ces droits cosmiques dont vous parlez ? Droits, pour qui ? Pour un sac de gènes d'ancêtres élevé dans le royaume du Danemark ?! Et la même chose concerne votre quatrième droit à l'orientation sexuelle, dont le choix est déterminé par la distribution des chromosomes au moment de la formation d'un nouveau corps, ainsi que par le milieu culturel. Et aujourd'hui de manière générale et surtout à un degré plus important par le milieu culturel, sous l'influence d'une soi-disant « culture libérale ». Et voilà tout.

Astrid Petersen revient au microphone.

ASTRID PETERSEN. – Excusez-moi, mais je ne peux pas rester tranquillement assise à me taire. Je dois parler. Je vois qu'aujourd'hui dans cette discussion depuis son tout début, tout le temps, tantôt par un intervenant tantôt par un autre, une pensée est admise et tout le temps promue concernant la non-importance de la vie humaine et la non-possibilité de la liberté humaine. Pour l'un la vie humaine n'est pas importante parce qu'il existe, quelque chose de plus important, un Dieu quelconque, pour l'autre la personne humaine est une série de molécules conditionnée par la culture et l'éducation. De plus en disant que l'homosexualité est engendrée par la culture libérale et en mettant l'accent sur ça, tu fais exprès de...

GUSTAV JENSEN. – Je n'ai pas mis l'accent sur ça, Astrid.

ASTRID PETERSEN. – Tu l'as mis, Gustav, tu l'as mis. Je connais bien ton numéro. Tu es rusé comme un renard, et en plus, pour notre malheur, talentueux. Et tu joues ici le genre d'écrivain bourré de bizarreries, alors qu'en fait, tu sais très bien placer les accents aux endroits, qui te conviennent. Tu sais formuler une opinion et nous tous, ou en tout cas moi, nous le savons bien. Je vois bien comment tu t'efforces d'avancer de manière factieuse la pensée que la personne humaine est lâche. Ton idée que l'humanité craignant de regarder la vérité dans les yeux s'invente de nouvelles et de toujours nouvelles règles qui vont à l'encontre de la réalité de la nature originelle. La personne humaine est un moins-que-rien et la personne humaine est un pauvre lâche, et c'est pourquoi il a élaboré des trucs comme la tolérance et la démocratie, seulement pour rendre sa vie plus confortable et fuir la réalité. C'est précisément pour ça que tu es homophobe, Gustav.

GUSTAV JENSEN. – Je suis pas homophobe, Astrid.

ASTRID PETERSEN. – Tu es homophobe, Gustav. J’ai été ta femme, pendant quelques terrifiantes années alors tes pensées, je les connais. Mais là n’est pas le sujet. Je veux tout simplement te répondre, cher Gustav. Je veux te répondre, parce que les idées, que tu diffuses dans le monde de manière factieuse, malheureusement et à cause de gens comme toi, deviennent aujourd’hui très populaires et je vois dans tout cela une menace pour la liberté de la personne humaine. Je serai brève. Alors, voilà, mon cher. Si nous posons la question à la science, à la vraie science actuelle, à la psychologie actuelle, à la médecine et à la biologie actuelles, qu’est-ce que la personne humaine, et en quoi réside son sens, nous recevrons une réponse tout à fait claire, qui sonne à peu près comme ça : le sens de la vie de la personne humaine consiste en sa vie même. Le sens de la vie est de vivre et se développer au sein du développement évolutionniste et ce de l’organisme inférieur jusqu’à l’organisme supérieur. La vie est le sens même de la vie. Vivre dans ce monde, dans ce cosmos, voilà en quoi réside le sens de la vie humaine. Qu’est-ce que la personne humaine ? C’est la vie. Je vis. Je peux aimer, je peux détester. Je peux désirer. Tu considères, Gustav, que ma vie est conditionnée par le code génétique et le milieu culturel, oui c’est ainsi, et c’est précisément pour cela que je suis absolument libre de mon choix. Parce que moi-même je suis ce code génétique, et parce que je suis ce milieu culturel. Je crée cette vie, je manifeste cette vie. Je révèle cette vie à travers moi. En Arabie saoudite j’exécute les gens pour l’homosexualité, et ici au Danemark, je respecte la liberté sexuelle de tout être vivant. Je fais ce choix du développement inférieur jusqu’au développement supérieur, Gustav. Je change et c’est le monde qui change. Et le choix existe. Le choix des changements, qui se font. Parce que je suis moi-même ce choix, et c’est moi-même qui suis ces changements, c’est moi-même qui suis cette évolution, c’est moi-même qui suis le cosmos. Je me découvre dans la multitude de mes manifestations. Je suis

des molécules, je suis des atomes, je suis l'univers, je suis les règles, je suis la loi, je suis la conscience. Je suis la vie et la mort. Je suis la liberté, le courage, la bravoure, la gratitude et l'amour. Voilà !

Applaudissement général.

Merci. Et je vous demande pardon si j'ai pris un peu trop de votre attention aujourd'hui. Et à propos, cher Gustav, ça fait deux ans que je suis végétarienne, en reconnaissant aux animaux le droit à leur vie.

Astrid Petersen rejoint sa place.

Pause.

PHILIP RASMUSSEN. – Quelque chose à objecter, monsieur Jensen ?

GUSTAV JENSEN. – Absolument rien. Il semble qu'Astrid vienne de donner libre cours à ses sentiments personnels, puisque vous avez entendu que nous avons été jadis mari et femme. Mais je, n'ai rien à objecter, parce que chacun pense selon ce qu'il est. Astrid Petersen est Astrid Petersen et pense comme Astrid Petersen. En m'attribuant des pensées et des idées, que je n'ai pas, ou, qu'au moins, en tout cas, elle a comprises de travers, parce qu'elle voit la réalité telle qu'elle veut et peut la voir, en accord avec son caractère. Je pense que je suis quelqu'un d'autre, pas du tout celui que voit en moi Astrid Petersen. Tout comme, par ailleurs, tous les autres gens autour. Personne ne connaît personne et personne ne voit personne, parce que tout le monde regarde le monde à travers le prisme de ses positions personnelles. Et tous ces scandales autour de moi et de mes livres sont uniquement provoqués par le fait que moi à la différence de la plupart des gens je me permets d'exprimer ouvertement mon opinion, et sans vouloir, en plus, l'imposer aux autres, contrairement à ce qu'affirme

Astrid Petersen. Tout ce que je fais c'est juste parler ouvertement, de ce que je pense et voilà tout. Et c'est précisément ça aujourd'hui qui enrage le plus la société libérale, qui, effectivement à cause de sa faiblesse et de sa lâcheté, se cache d'elle-même, en se couvrant derrière des idées d'unité cosmique commune, de tolérance et d'une sorte de liberté universelle utopique de l'individu. L'individu ne peut pas être libre, parce que la notion même d'« individu » est déjà une prison. Cela dit il y a une chose, sur laquelle je serai plutôt d'accord avec Astrid Petersen, oui les gens se créent eux-mêmes, eux et d'autres pareils à eux-mêmes. Les Iraniens créent leur islam irréconciliable, les Russes leur pouvoir corrompu, les Anglais leur « Brexit », et les Américains le, président américain, qu'ils ont maintenant. Mais personne n'a le choix, parce que tout devient exactement tel qu'il devient, parce que nous sommes tous tels que nous sommes et point. Merci de votre attention.

Gustav Jensen est sur le point de partir, mais une question venant de la salle l'arrête.

VOIX DE PATRICK NIELSON. – Pardonnez-moi, Gustav. Je voudrais vous demander.

GUSTAV JENSEN. – Oui ?

VOIX DE PATRICK NIELSON. – Patrick Nielson responsable de la bibliothèque de l'Université d'Aarhus.

GUSTAV JENSEN. – C'est un plaisir, Patrick.

VOIX DE PATRICK NIELSON. – Au début de votre intervention, vous avez dit que « le problème de l'Iran » était en réalité notre problème et que nous sommes ici parce que nous ne savons pas comment vivre avec ce problème ? Alors comment devons-nous vivre, monsieur Jensen ?

GUSTAV JENSEN. – Il y a deux ans, mon fils aîné a mis fin à ses jours. Il s'est pendu dans sa chambre. Il avait dix-huit ans. Sur son mur, en lettres noires était écrit, « J'ai disparu ». Il écoutait beaucoup trop de cette maudite musique black heavy metal. Et il me semble qu'il était homosexuel, mais il ne nous l'a jamais avoué ni à ma femme ni à moi, en pensant de toute évidence, que je le prendrais mal, ce qui n'aurait, toutefois, pas été le cas du tout. Bon, ce n'est pas important... Comment devons-nous vivre, Patrick ? Regarder la vérité dans les yeux, et quoi qu'il arrive ne pas trahir ses convictions. Ne pas appeler noir le blanc si tu le vois blanc, et maintenir sa position, même si tes convictions vont à l'encontre de celles de la société tout entière. Probablement ainsi.

PHILIP RASMUSSEN. – Et qu'appellez-vous « blanc », Gustav ?

GUSTAV JENSEN. – Ce que j'appelle « blanc » c'est ce qui pour moi est « blanc », monsieur Rasmussen. Chacun sa vérité.

Jensen veut partir, mais il est de nouveau arrêté par une question d'Oliver Larsen, qui s'est approché du micro.

OLIVER LARSEN. – Monsieur, Jensen. J'ai une question. J'ai lu vos livres, y compris le dernier. Et il y a une chose que je n'arrive pas à saisir. Je comprends sur quoi vous écrivez, je ne peux pas dire que je sois d'accord avec tout, comme, par exemple, avec certaines des choses dont vous venez de parler maintenant. Mais la plupart de ce sur quoi vous écrivez m'intéresse. Mais, seulement, je n'arrive aucunement à saisir votre sens. Je ne sais pas, comment l'exprimer plus précisément ? C'est quoi ce sens qui est le vôtre ou c'est quoi le sens de la vie pour vous ? Je sais que vous êtes athée, mais vous écrivez sur les questions spirituelles. Alors, c'est quoi le sens selon vous ?

GUSTAV JENSEN. – Eh bien, je crains que ce ne soit une question trop personnelle et qui ne concerne pas le problème iranien, dont du coup nous nous éloignons.

OLIVER LARSEN. – Nous, ici, nous nous en sommes déjà éloignés, donc c'est pas grave. Surtout que ça a, malgré tout, rapport avec notre conversation. Parce que pendant que je vous écoutais maintenant, je n'arrivais pas à comprendre pour quelle raison vous parliez de tout ça ?

GUSTAV JENSEN. – Je parle de ça pour aucune raison. Absolument aucune. J'ai été invité à prendre la parole et j'ai donné mon accord. C'est quoi le sens de ma vie ? Honnêtement parlant, je ne pense pas qu'il existe, monsieur Larsen. Je suis flatté qu'une personne aussi sérieuse que vous lise mes livres. Mais il me semble que tous mes livres parlent précisément de ça, le fait qu'aucun sens n'existe. Tout comme n'existe aucune liberté de choix. La vie coule simplement.

PHILIP RASMUSSEN. – Un bon titre pour votre prochain livre, monsieur Jensen. « La vie coule simplement ».

GUSTAV JENSEN. – Merci pour l'idée, monsieur Rasmussen.

PHILIP RASMUSSEN. – C'est Oliver Larsen qu'il faut remercier.

GUSTAV JENSEN. – Merci à tous. Excusez, si j'ai vexé quelqu'un, Dieu sait que je ne le voulais pas.

Gustav Jensen retourne à sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – Merci, monsieur Jensen. Je voudrais, toutefois, rappeler, d'autant plus que monsieur le Premier ministre est ici présent, que l'opinion des organisateurs de la conférence ne coïncide pas toujours avec les opinions de ceux que nous invitons, mais c'est précisément en cela que

consiste la valeur de notre démocratie, dans la possibilité d'exprimer librement son opinion même si elle n'est pas populaire et contredit les valeurs morales fondamentales de la société.

Daniel Christensen se retrouve au micro.

DANIEL CHRISTENSEN. – Monsieur Rasmussen, j'ai une question à vous adresser personnellement. Quel objectif vouliez-vous atteindre quand vous avez décidé de mettre sur pied cette conférence ?

PHILIP RASMUSSEN. – Et voilà, une bonne question. Merci à vous pour cette question, monsieur Christensen. Parce que c'est précisément ce que je voudrais objecter à notre écrivain Gustav Jensen. Vous comprenez, cher Gustav. Si nous nous sommes rassemblés ici ce n'est pas uniquement parce que nous ne pouvons pas dormir la nuit parce qu'en Iran et dans d'autres pays les droits cosmiques de l'homme sont violés. Comme vous l'avez souligné. Je dirais plutôt que nous nous sommes rassemblés ici, avant tout, parce que, après la guerre en Syrie, après la série d'attentats terroristes en Europe, après la vague de réfugiés, après ce qui se passe aujourd'hui avec les États-Unis et l'Union européenne, nous avons commencé, enfin, à prendre conscience que tous ces événements nous concernent aussi. Nous vivons tous dans le même monde, nous sommes dans le même bateau lequel, il me semble, prend un peu l'eau et peut-être même pas qu'un peu, et même pour faire simple prend l'eau très fortement, et bientôt nous allons couler tous ensemble, tous ensemble, je le dis, y compris l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas pour rien que les gouvernements de ces pays participent également maintenant très activement à tous les processus politiques. Et puis, monsieur Jensen, nous ne dormons pas la nuit, pas uniquement parce qu'en Iran, une femme est jetée en prison pour des selfies avec les poignets dénudés, mais avant tout parce

que ce peuple aura probablement très bientôt une bombe atomique qu'il menace de lancer à la première occasion sur les têtes d'Israël. Nous ne dormons pas et nous nous inquiétons du fait parce qu'il est assez compliqué de conduire un dialogue avec le gouvernement iranien en raison des différences totales entre nos valeurs humaines, les nôtres « occidentales » et les leurs. C'est la même chose concernant la Russie. Ici au Danemark nous ne pouvons pas ne pas nous inquiéter du fait qu'au pouvoir d'une puissance nucléaire aussi forte que la Russie se trouvent des politiciens dont le système de valeurs diffère radicalement de notre système de valeurs. Dans le système des valeurs russe, la personne humaine et ses droits ne sont pas au premier rang, c'est la force et le pouvoir qui sont là-bas au premier rang. Et cela ne peut pas ne pas nous inquiéter, tout comme le reste du monde civilisé. C'est précisément pourquoi nous sommes rassemblés ici pour parler de l'Iran non pas du point de vue politique, mais du point de vue des valeurs. L'objectif de notre conférence est d'éclaircir, s'il existe effectivement des valeurs spirituelles et morales particulières, dans des pays comme l'Iran, que nous ici en Occident, ne sommes probablement et simplement pas en état de comprendre ? Probablement, effectivement, il y a quelque chose que nous ne comprenons pas à leur sujet ? Mais est-ce bien cela ? Ou en réalité les gens en Iran ou en Russie, se trouvent simplement sous l'influence d'une énorme propagande et éprouvent une peur incroyable devant toutes sortes de libertés. Parce que la liberté paraît toujours très terrifiante à l'esclave, parce qu'elle exige que l'esclave cesse d'être esclave et qu'il devienne lui-même, ce qui est très inhabituel et terrifiant. Ou alors je me trompe probablement et il y a effectivement quelque chose au sujet de ces peuples et de leurs politiques que je ne comprends pas. Mettre ça au clair tel est l'objectif de notre conférence, monsieur Christensen.

DANIEL CHRISTENSEN. – Merci, monsieur Rasmussen. J'ai posé la question concernant l'objectif de notre conférence,

parce que dernièrement je m'intéresse en général à ce qu'est un « objectif ». En général, le thème « objectif ». Objectif en tant que tel. Vous comprenez, s'il n'y a pas d'objectif, alors où allons-nous ? Si je décide de me rendre dans la ville d'Orkhous, par exemple, alors je sors de la maison et je sais où je vais, je vais à la gare, parce que je veux prendre le train pour atteindre Orkhous. Et si sur le chemin de la gare, je rencontre un copain eh bien alors nous entrons dans un café boire un café, bien que tout mon temps soit conditionné par ma nécessité d'arriver à attraper mon train à la gare. Je bois mon café, je discute avec mon copain, mais je jette de temps en temps un coup d'œil sur ma montre. Parce que je suis habité par mon objectif : me rendre à Orkhous. L'objectif détermine le mouvement. C'est l'objectif qui donne son sens à tout. Alors quel est l'objectif de notre pays, quel est notre objectif commun au Danemark ? Le bien-être de nos citoyens ? La création de conditions favorables à notre développement culturel ? La création de conditions favorables à notre développement économique ? Mais tous ces objectifs, sont uniquement des objectifs de la vie sociale. Et quel est l'objectif de la vie en général ? En quoi réside l'objectif de la vie humaine ? Aimer sa famille, être bon et attentionné ? Être utile à son peuple ? En quoi ? Ou alors comme l'a défini Astrid Petersen : la création de conditions favorables à la découverte du potentiel de liberté programmé à l'intérieur de nous. Mais sur ce point je suis, plutôt obligé de donner raison à Gustav Jensen, et ça alors que je n'en ai aucune envie. Mais on est obligé d'accepter que la personne humaine n'a probablement aucune liberté de choix dans un monde qui est complètement conditionné et déterminé. Et tous nous dépendons de nos gènes et de notre éducation. Cela veut-il donc dire que notre objectif est juste une vie confortable ? Appelons la chose par son nom. L'objectif de la société occidentale, où sa base et sa mesure de tout se trouvent dans la personne humaine et ses droits, l'objectif de cette société se trouve dans le confort de la personne humaine.

Le confort est l'objectif de notre civilisation. Et l'objectif d'un Iranien se trouve dans Allah. Excusez-moi d'avoir occupé un temps qui n'était pas le mien. Merci.

Daniel Christensen rejoint sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – Je pense que c'est le moment de donner la parole à un représentant de la religion.

Rires dans la salle.

J'invite volontiers le pasteur de l'Église évangélique luthérienne du Danemark, le père Augustin.

Le père Augustin rejoint le pupitre.

Le père Augustin est une personnalité fort connue chez nous au Danemark. Surtout en raison du scandale lié au concert d'un groupe punk danois dans l'église Saint-Paul où le père Augustin servait, ou plutôt à sa protestation contre ce concert. Je vous rappelle qu'il y a quelques années, le groupe punk danois Black Mass s'apprêtait à jouer un concert de soutien au groupe russe Pussy Riot, alors que les solistes de ce groupe étaient emprisonnés en Russie pour leur intervention dans une cathédrale orthodoxe. Et notre groupe punk Black Mass a décidé de faire son propre concert dans l'église Saint-Paul, mais le prier de cette église, le père Augustin, malgré une autorisation accordée par l'évêque lui-même, n'a pas laissé entrer le groupe dans le bâtiment de l'église et n'a pas permis que ce concert s'y déroule. Pour ça il a même été suspendu de son service dans cette église. Mais, je pense que nous tous ici nous rappelons bien le scandale, parce qu'il a été discuté partout et dans la presse et dans chaque maison. Et c'est pourquoi, la plupart des Danois, connaissent le père Augustin précisément au travers de ce cas, et de manière plus générale, ne m'en voulez pas, mon père, votre répu-

tation, bien au-delà du scandale du groupe de rock, s'avère quand même particulièrement scandaleuse. Je suis donc très heureux de pouvoir présenter aujourd'hui le respectable père Augustin, non seulement en tant que, prêtre aux visions radicales, mais, avant tout en tant que chercheur peu commun. Parce que le père Augustin, à part servir la messe, est également professeur à la faculté de théologie de l'Université de Copenhague. Il est l'auteur d'un excellent livre consacré à l'histoire de l'icône médiévale et également le coauteur de la revue almanach *Le Christianisme en Scandinavie*. L'année dernière, le père Augustin a participé à une conférence internationale consacrée aux problèmes du christianisme sur le territoire de la Syrie. La conférence elle-même s'est tenue à Damas, en présence du président syrien et des plus hauts dirigeants spirituels musulmans du pays. Moi aussi j'ai assisté à cette conférence et j'ai eu l'honneur d'entendre le discours du père Augustin et je dois vous dire que son discours a été l'un des plus forts et des plus mémorables. Et à ma connaissance, on m'en a parlé plus tard, ce discours a eu une forte influence sur le président syrien et a aidé à résoudre nombre de problèmes importants liés au christianisme sur le territoire de cette région complexe. Je vous en prie, père Augustin, vous avez la parole.

PÈRE AUGUSTIN. – Bonjour. Je regrette vraiment que mon nom se soit fait connaître associé à ce scandale ridicule dans l'église Saint-Paul. Je sais que même monsieur le Premier ministre en personne s'est retrouvé mêlé à ce scandale, ce qui bien sûr, hélas, n'est pas très agréable. Mais honnêtement, croyez-moi, je n'ai aucune envie de revenir de nouveau sur cette histoire. Donc, s'il vous plaît, ne vous troublez pas, je n'ai pas l'intention d'utiliser le temps qui m'est accordé pour poursuivre ce déballage. Cependant, je voudrais dire ce qui m'alerte effectivement. Et je pense que ce que je vais dire maintenant a un rapport direct avec la discussion d'aujourd'hui. Voilà, ce que je veux dire, mes

chers frères et sœurs. Une assiette c'est de la vaisselle dans laquelle on mange. On mange la soupe dans une assiette creuse, et dans une assiette plate on pourra manger de la salade ou du poisson ou des spaghettis ! Avec du rouge à lèvres les femmes se peignent les lèvres ! Une chemise c'est ce qu'on met sur le corps. Les chaussures on les met aux pieds ! Dans les lits on dort ! Dans la cuvette des toilettes, on fait caca et pipi, et parfois on y jette du marc de café ou de la soupe qui a tourné ! L'amour on le déclare à quelqu'un qu'on aime, même s'il arrive qu'on se trompe soi-même. Le mensonge, c'est quand tu sais que tu mens. Le sucre est sucré ! Les histoires qui s'achèvent ont un début, un milieu et une fin. Les pièces sont jouées sur scène, les romans sont lus dans les livres, la Terre vole autour du Soleil. Le renard est différent du loup ! L'ours diffère du canard. Le cercle ne ressemble pas au carré. La pensée a du sens. L'homme ensemence la femme pour avoir un enfant. Les plantes tendent vers le soleil. L'eau est liquide. Dans une église on sert Dieu. Dans les concerts de rock on joue de la musique rock. Dans les piscines on nage. Avec du vin on s'enivre. Fumer nuit à la santé. À cause de l'excès de sucré on prend du poids, et c'est à cause des maladies qu'on tombe malade. Quand tu pèles un oignon, des larmes peuvent se mettre à couler ! Un steak de bœuf, c'est l'assassinat d'une vache. L'avortement c'est la décision d'interrompre une vie humaine. Un téléphone c'est pour sonner. Un lit c'est pour dormir dessus. Ou pour y traîner ou regarder un film ou, si vous êtes un enfant, vous pouvez sauter dessus ! Un pantalon on le met sur les jambes et un chapeau sur la tête. Un homme est différent d'un autre. Un artiste est différent d'un autre. Une œuvre est différente d'une autre. Les objets ont des limites. Les objets ont leur place et leur fonction. Les bottines se mettent aux pieds, les lunettes de soleil sont appelées « lunettes solaires » parce qu'elles protègent les yeux du soleil. Salvador Dalí diffère de Vélasquez. Shakespeare de Tchekhov. Les collants sont pour les femmes, les préservatifs sont

pour les hommes. Une pomme est un fruit, une truite est un poisson, un loup est un animal. Un médicament est contre une maladie. Le LSD est pour la transe. Les blagues sont pour rire. Le Christ c'est le christianisme, Bouddha c'est le bouddhisme, et Muhammad c'est l'islam. Bonjour, c'est quand on se rencontre, au revoir, c'est quand on se sépare. Et justement... ! C'est parce qu'Einstein nous a exposé la théorie de la relativité. Justement justement ! Parce que, tout est relatif ! Parce que la vie c'est un flux dynamique où rien n'est permanent ! Justement, c'est parce que le Seigneur nous a révélé la physique quantique. C'est justement parce qu'il y a la théorie des mondes parallèles qu'il y a la théorie intégrale et encore tout un tas d'autres théories de toute sorte. C'est justement parce que la perception humaine est subjective et que « autant de têtes autant d'avis », c'est justement parce que nous sommes tous distincts, que l'univers est une diversité avec des milliards de variantes, et c'est justement pour cette raison qu'un groupe punk nommé Black Mass ne doit pas donner un concert dans une église chrétienne. Un groupe dont le répertoire contient une chanson qui dit : « Affranchissons-nous des ténèbres, libérons Satan », n'a pas sa place dans une cathédrale où les gens se réunissent pour tout à fait autre chose. Tout a sa place. Chaque chose a sa signification. Tout a sa destinée. L'énergie coule sans encombre là où la forme s'accorde au contenu. Plus précisément la forme s'accordera au contenu, plus fortement sa vitalité coulera à l'intérieur. C'est pourquoi le sens n'est pas dans la recherche de formes nouvelles, mais dans la création de formes qui vont avec leur contenu. Ce n'est pas des formes nouvelles qu'il faut chercher mais des formes dont on a besoin. Pas des formes extravagantes, mais des formes qui donnent entrée au contenu. Parce que la forme et le contenu sont une seule et même chose. La forme du verre et le contenu du verre sont une seule et même chose. Aucun sens à appeler livre un objet si on ne peut pas le lire. Aucun sens à aimer sans amour, à jalouser sans jalousie, à haïr sans

haine, à prendre conscience sans être conscient, et à prier sans prière. Nous avons perdu la raison et, sous couvert de liberté, nous avons transformé notre vie en abstraction. Par peur de violer les droits humains, nous sommes prêts à appeler froid le chaud et bleu le jaune. Notre devise est devenue : « chacun sa manière de voir les choses » et nous avons commencé à croire que les choses ont une multitude de fonctions différentes. Et surtout, nous avons cru que la personne humaine a aussi une multitude de destinées, à part celle d'être une personne humaine. Nous avons perdu la raison ! Parce que la mangue est un fruit sucré, la noix de coco pousse sur un palmier, les bouchons en caoutchouc pour les baignoires se vendent dans un magasin près de chez moi, et les gens sont créés, pour, être des gens. Et que signifie être des gens ? Ça signifie accomplir sa destinée : la destinée de la personne humaine. Le moustique est créé pour une destinée de moustique, le cheval a une destinée de cheval. Une personne humaine a besoin de comprendre et d'accomplir sa destinée dans cette vie. Et quelle est la destinée de la personne humaine ? En tant que prêtre, je devrais répondre : Dieu et Dieu seul. L'objectif et la destinée de la personne humaine, c'est Dieu. Mais d'un autre côté, qui suis-je, pour vous parler ainsi ? Je suis une poussière et un prêtre extravagant et scandaleux qui a viré un groupe punk sataniste de son église et qui a ainsi violé le droit cosmique de l'artiste à aller aux toilettes là où l'envie l'en prend. Je ne suis personne, je suis une poussière, je n'ai pas le droit de vous dire en quoi réside le sens de la vie, même si pour moi il est clair. Mais je vais m'autoriser à évoquer une chose. Vous dites que la personne humaine a des droits. Et moi je dis : la personne humaine a des devoirs. Vous dites que le monde est un Oui ! Et moi j'ai envie de vous parler du fait que, le monde, est un Non. Parce que c'est justement le « non » qui rend la personne humaine vivante. Non donne aux prêtres chrétiens en Syrie, la force d'être tués, d'être violés, mais aussi celle d'être courageux et d'être soi-même. Chaque objet a son

sens véritable, sa destinée et son essence exprimée dans une forme correspondante. Et arrêtez de justifier votre paresse, votre désir de confort, votre maladresse et la mauvaise maîtrise de votre art par un quelconque droit cosmique à la liberté. Croyez-vous que le cosmos nous a donné le droit de dessiner toutes ces illustrations contemporaines sans goût aucun dans les livres pour enfants, avec une palette de couleurs toxiques et de héros morts et sans âme ?! Croyez-vous que c'est le cosmos qui vous a donné le droit de créer tous ces tableaux que personne ne comprend sous couvert d'art contemporain, de tourner tous ces films pathologiquement malsains ?! Croyez-vous que l'univers nous a donné le droit de mettre en scène des pièces de théâtre de telle sorte qu'aucun spectateur, même le plus perspicace ne parvienne pas à distinguer un Ibsen d'un Molière ? Une comédie d'une tragédie ? Une imitation d'une contrefaçon de liberté. Liberté, dites-vous ? Il n'y a que les esclaves qui recherchent la liberté parce qu'ils ne l'ont pas et ne savent pas ce que c'est. Et qui vous a dit que la tradition était morte ? Lequel d'entre vous a suivi ne serait-ce qu'une tradition et l'a acquise ? Ceux qui nient les traditions, sont ceux qui ne les ont pas comprises, et qui ne les ont pas acquises. Et ceux qui sont éduqués dans la tradition, qui se sont mis à son service, qui ont acquis et sont devenus maîtres dans leur tradition, ceux-là savent que c'est justement la tradition qui réunit l'âme à la source de toute chose, parce que la tradition sauvegarde la continuité et la permanence. Et donc, l'essence de la tradition c'est la sauvegarde du lien avec la source de toute chose ! C'est justement en cela que réside le sens principal de tout, dans la source de toute chose. Et la vraie tradition, même si elle semble démodée, pas actuelle, vieillotte, c'est justement la tradition qui réunit l'âme de la personne humaine avec cette source. La source de tout ! Et seul celui qui connaît la tradition, qui s'est donné tout entier à elle et s'est pleinement approprié le savoir-faire, devient par le biais de l'essence et du sens de la tradition un maître majestueux,

seul celui-ci a le droit de réformer et de changer cette tradition, et nul autre. Les maîtres chantent le monde, et pas ceux qui réclament des droits. Et une dernière chose ! La liberté c'est quand un enfant rentre à la maison, enlève ses chaussures, se lave les mains, s'assoit devant une table confortable construite par un artisan, sur une chaise confortable fabriquée par un menuisier, tire à lui une assiette creuse pleine de soupe, renifle la soupe et dit à sa mère : Maman je ne veux pas manger cette soupe, et la mère répond : Il n'y a rien d'autre pour le déjeuner, si tu ne veux pas manger, alors sors de table. Et alors l'enfant réfléchit, réfléchit, il prend sa cuillère et commence à manger. Et soudain, il ressent le goût. Et il ressent sa liberté. Parce que notre liberté est notre décision de dire « oui » au monde qui nous dit « non ». Merci pour votre attention.

Pause.

Magnus Tomsen se trouve près du micro.

MAGNUS TOMSEN. – Alors, selon vous, respectable père Augustin, quand un prêtre propose à un garçon de dix ans de bien vouloir « adoucir sa solitude avec la tendresse d'un enfant en échange de la bénédiction du Seigneur », ces paroles ont été prononcées, ta mère ! Et ce garçon devrait selon vous, dire à ce prêtre son oui spirituel, entourer de ses petites mains d'enfant le membre de ce prêtre, pour accéder à la liberté, en devenant un saint c'est bien ça ?

PÈRE AUGUSTIN. – Votre souffrance, Magnus, ne vient pas du fait que cela vous soit arrivé mais du fait que vous ne pouvez pas laisser sortir votre souffrance hors de vous. Vous avez besoin de dire « oui » non pas à ce prêtre terrifiant, mais à l'incroyable douleur qui vit dans votre cœur depuis que ça vous est arrivé, et cette douleur ne peut toujours pas sortir de votre cœur parce que tout au long de toute votre vie vous avez tenté de faire comme s'il n'y avait à l'intérieur de vous aucune douleur.

MAGNUS TOMSEN. – Et donc que devrais-je faire ?

PÈRE AUGUSTIN. – Comme nous tous, pleurer et aimer.

Pause.

Le père Augustin rejoint sa place.

MAGNUS TOMSEN. – D'accord, monsieur le prêtre, je vais y penser. Merci.

Magnus Tomsen retourne à sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – « Où vogue cette barque, sans personne à bord, sans rame, ni boussole, seule absolument ? Au fil de la rivière elle vogue à ta rencontre. Demeure à ta place et attends », c'est une poésie contemporaine iranienne. Ça m'est venu soudain à l'esprit. Mesdames et messieurs, je pense que c'est un immense honneur pour nous tous d'accueillir l'honorable maestro Pascual Andersen à cette tribune.

Applaudissement général.

Pascual Andersen se lève et avance lentement vers la tribune.

Bien sûr, maestro Pascual Andersen, le plus grand chef d'orchestre du xx^e siècle et citoyen d'honneur du Danemark, n'a nul besoin d'être présenté. Mais je voudrais dire que lorsque nous avons fêté le 90^e anniversaire, de notre maestro et lorsque Sa Majesté la reine du Danemark lui a remis la plus haute distinction du Danemark, l'ordre de Dannebrog, le discours de remerciement de monsieur Andersen fut alors plein d'une telle sagesse et d'une telle cohérence artistique qu'on a même décidé de l'inclure en étude obligatoire au programme scolaire. Donc, comme nous tous ici, je pense que je suis maintenant au comble de l'attente gourmande de tout ce que va nous dire notre respecté et aimé de tous les Danois, le maestro Andersen.

Pascual Andersen se tient derrière la tribune.

Pause.

PASCUAL ANDERSEN. – Bonjour, mes amis. Je ne dirai rien de particulier. Et je ne parlerai pas longtemps, tout a déjà été dit ici à propos de tout et sans moi. Nous aimons tous ici critiquer les traditions vieillottes, n'est-ce pas mes enfants ? Ce qui est mort devrait normalement mourir. Vous savez, moi comme vous tous je suis pour la mort de la mort et pour la vie de la vie. Mais, l'affaire, est que toute l'affaire n'est pas dans la question « qui a raison et qui n'a pas raison », mais toute l'affaire est dans la seule et authentique « Vérité », mes très chers. Mais savons-nous ce qu'est la « Vérité » ? L'avons-nous reçue ? L'avons-nous touchée ? Plusieurs ici, probablement, tout comme l'intervenant Gustav Jensen, tout comme la majorité dans le monde occidental pense que chacun a sa Vérité et qu'il existe beaucoup, beaucoup de « vérités » ? Mais c'est une erreur, mes très chers. Parce que la Vérité est seule et unique et elle concerne une seule et même chose. Comprenez-vous seulement de quoi je vous parle maintenant ? Quant à la tradition, la tradition se garde vivante, quand au cœur de cette tradition se trouve la Vérité. C'est la vérité qui rend vivante la tradition, la vérité rend vivante notre vie. La vérité est la vie même. Ne me demandez pas où je veux en venir. Ne me demandez pas de quelle Vérité je parle. On ne raconte pas la Vérité dans les conférences, on ne discute pas de la Vérité dans les débats. Autour de la Vérité on se réunit. On aspire à la Vérité et on la reçoit. La Vérité c'est l'objectif lui-même. La Vérité est le sens principal de notre vie. Qu'est-ce que la Vérité ? Quelle vérité ? Je ne peux pas vous le dire, et d'ailleurs personne ne pourra, parce que la vérité se trouve au-delà des limites de tout mot, parce que la Vérité est ce qu'on perçoit avec le cœur. Ce qu'on ressent. Ressentez-vous de quoi je vous parle ? Voilà la question principale. Est-ce que nous ressentons ? Avons-nous en nous le principal trait humain : celui

de ressentir les choses correctement et profondément ? Certains l'ont, et chez d'autres il est très faiblement développé, et d'autres ne vivent qu'à travers l'émotion et la raison. Moi je vous parle de la capacité de ressentir. Les ressentis et les émotions ce n'est pas la même chose. Les émotions sont superficielles et le monde en est tout envahi. Le ressenti est ce qui atteint les profondeurs. Ressentir, ça veut dire ressentir le plus important. Ressentir signifie se rapprocher de la Vérité. Ça signifie avoir la chance de toucher la Vérité et de la connaître. Pour comprendre en quoi réside le rôle et le sens de la tradition, mes très chers, nous devons d'abord comprendre en quoi réside l'objectif de notre existence. Nous avons besoin d'apprendre pour quoi nous vivons, pour quoi nous nous rassemblons dans ce genre de conférences, pour discuter d'un peuple qui nous est inconnu, qui vit dans un pays qui nous est inconnu, avec des traditions qui nous sont inconnues. Au fond, véritablement : pour quoi ? Pour finir. Mes très chers ! Nous devons nous tous comprendre une chose très importante. Nous devons comprendre ce qu'est un « mythe ». Et nous exercer à l'absorber correctement. Nous devons comprendre qu'il n'existe aucun Jésus-Christ, à part celui qui a marché sur l'eau, qu'il n'existe aucune autre Vierge Marie, que celle qui a donné naissance à un bébé sans avoir connu d'homme. Nous avons besoin de comprendre qu'il n'existe aucune Bible, aucun Coran, aucun Talmud, séparément de la religion, que Zeus, Apollon, le Christ, Bouddha sont une réalité mythique. Et la réalité mythique est la réalité qui se déploie devant nous sous la forme d'une image sensible et sacrée, et cette image mythique est effectivement sacrée et effectivement saine. Un mythe, ce n'est pas un conte de fées, ni non plus des complexes subconscients cachés, un mythe c'est l'énergie de l'univers, qui parle avec toi dans un langage que tu comprends. Un mythe c'est le langage de l'univers. En touchant au mythe, nous touchons à la Vérité cachée dans ce mythe. Un mythe c'est une réalité, et la réalité est ce qui nous arrive à un moment présent,

et pas dans notre mémoire. Et la tradition c'est une règle de vie, qui vise à préserver notre raison et notre cœur de l'illusion trompeuse de la liberté de la personne humaine. Parce que la seule liberté qui soit donnée à une personne, est celle d'être libre de soi-même. Merci de votre attention.

Pause.

Avez-vous une quelconque question ?

PHILIP RASMUSSEN. – J'en ai une.

PASCUAL ANDERSEN. – Je vous en prie.

PHILIP RASMUSSEN. – Alors, quel est selon vous le rôle de l'éducation et de la science dans le développement spirituel de la personne humaine ?

PASCUAL ANDERSEN. – En nous induisant en erreur, nous pensons que deux vies existent. La vie mondaine et la vie spirituelle. Mais au fond, il n'y a qu'une seule vie. La vie spirituelle. De vie non spirituelle, il n'y en a pas. Une vie laïque n'est qu'une illusion de vie, son imitation, voilà tout. C'est pourquoi l'éducation laïque n'a aucun sens. Une personne humaine n'a pas besoin d'être éduquée, elle a besoin d'être spirituelle. Et une éducation laïque et scientifique ne mène à rien. Ce n'est pas parce que vous savez que la Terre tourne autour du Soleil, ce n'est pas parce que vous avez découvert toutes ces molécules, tous ces atomes, inventé tous ces ordinateurs et tous ces smartphones, ce n'est pas parce que nous pouvons aller sur Mars, vaincre des maladies dangereuses et augmenter la durée de la vie humaine, ce n'est pas parce que nous accumulons du savoir que notre vie en sera plus réelle, bien au contraire, pour l'écrasante majorité elle restera, exactement comme elle était avant.

PHILIP RASMUSSEN. – Oserai-je demander ce qu'est la vie pour l'écrasante majorité.

PASCUAL ANDERSEN. – Une erreur tragi-comique concernant l'importance de sa propre liberté et la peur panique de l'explosion d'une bombe dans le métro.

PHILIP RASMUSSEN. – Mais que seraient alors la tolérance, la liberté individuelle, le développement évolutif qu'est-ce que ce serait, maestro ?

PASCUAL ANDERSEN. – Ton confort individuel, Philip.

Pause.

Pascual Andersen rejoint sa place.

PHILIP RASMUSSEN. – Je voudrais juste encore rappeler une fois de plus à toute l'assistance que les opinions des intervenants isolés peuvent ne pas coïncider avec celles des organisateurs de la conférence ainsi qu'avec les opinions des auditeurs dans la salle. Parce que parfois il me semble, que j'entends des choses qui ne parviennent tout simplement pas à trouver place dans ma tête.

Pause.

Où peut-être que je ne comprends simplement pas où tout ça passe, après avoir définitivement disparu ? Ces rêves ? Où passent-ils après mon réveil ? Où volent ces diables d'oiseaux, volent-ils en vérité vers un quelconque mystérieux « sud » ? Et où vogue cette étrange barque, sans personne, sans rame, en suivant le courant, vogue-t-elle depuis mes souvenirs d'enfance vers mon futur inconnu ? Il arrive des moments dans ma vie, où j'arrête tout simplement de comprendre quoi que ce soit, par ma façon habituelle de comprendre, la façon de comprendre que m'ont appris mes parents, mon école et mon université, parfois,

j'arrête tout simplement de fonctionner. Et je ne sais effectivement plus comment ni avec l'aide de quoi je dois absorber ce monde. Euh...

Pause.

Malheureusement, notre conférence touche à sa fin. Nous devons achever notre discussion. Et, il serait bien sûr incorrect de ne pas donner la parole à une représentante du peuple même dont nous parlons ici. Et Dieu merci, nous avons cette possibilité. Mes amis, je suis infiniment heureux d'inviter à cette tribune, notre chère hôte, la célèbre poétesse iranienne, écrivaine, philosophe, figure publique, lauréate du prix Nobel, Mme Shirin Shirazi.

Shirin Shirazi se dirige vers la tribune.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas l'histoire de Shirin Shirazi, je vais dire quelques mots. À l'âge de dix-sept ans, Shirin Shirazi a publié un recueil de « vers lyriques et amoureux » pour lequel elle a remporté le prix Nobel de littérature. À dix-sept ans ! Et il s'agit incontestablement d'une poésie majeure ! Qui a d'ailleurs été traduite en langue danoise. Une poésie incroyable, magnifique ! Mais dans son pays, ces vers ont été jugés blasphématoires et Shirin a été condamnée à la peine capitale. Il est vrai que, du fait de la pression internationale de nombreux pays et de nombreux responsables politiques influents, la peine capitale a été commuée en vingt ans d'assignation à résidence, lesquels ont pris fin il y a tout juste trois mois, et Shirin a pu sortir d'Iran pour se rendre en Europe afin de participer à la conférence élargie de Berlin sur les problèmes des femmes musulmanes qui vivent en Europe. Et je suis heureux que Shirin Shirazi ait accepté de passer aussi par chez nous et d'intervenir dans notre conférence. Merci, Shirin, c'est un très grand honneur pour nous.

SHIRIN SHIRAZI. – Bonjour. Grand merci pour l'invitation et la possibilité de prendre part à une discussion aussi remarquable. Il est juste dommage qu'une telle conversation ne puisse avoir lieu en Iran même, avec la participation de la communauté progressiste iranienne et des autorités. En revanche je vois que la conversation d'aujourd'hui s'est avérée très utile particulièrement pour la société européenne et je suis heureuse que sur l'exemple de l'Iran vous ayez réussi à aborder des questions aussi importantes que celles qui ont été posées ici. En préparant mon intervention, j'ai beaucoup réfléchi à ce dont je devais parler. Et pour être honnête, j'ai préparé un exposé sur le thème dont je suis considérée comme une spécialiste, à savoir « La femme et sa liberté dans les pays islamiques ». Mais en écoutant les interventions aujourd'hui, j'ai de plus en plus compris qu'au fond, je voulais parler de tout autre chose. C'est pourquoi j'ai décidé d'annuler mon exposé sur le thème déclaré et de tout simplement partager avec tous les participants mes ressentis personnels. Les ressentis d'une femme, d'une musulmane, d'une Iranienne qui habite dans un pays dont on parle aujourd'hui beaucoup, pas seulement dans votre conférence, mais dans le monde entier. Et voilà ce que je voudrais dire.

Pause.

Quand j'ai connu pour la première fois l'amour véritable, j'avais quatorze ans. C'est là précisément que j'ai rencontré mon Amoureux. Et quand j'ai connu mon Amoureux j'ai compris à la seconde même, que je n'étais plus. J'ai eu vraiment peur. Parce que je savais que, à partir de ce jour-là, il y aurait de moins en moins de moi, et de plus en plus de mon Amoureux. Je savais qu'il y aurait bientôt le moment dans ma vie où je n'aurais plus aucune vie à moi, mais seulement sa vie à lui. J'ai eu peur, parce que je sentais que l'amour allait m'enlever tout ce que je possédais, tout ce que je représentais. Je comprenais clairement que

je serais obligée de donner absolument tout à cet amour. Je devais faire don de mon corps, de mes pensées, de mes mystères et de mes secrets. Ma liberté. Quand j'avais douze ans, j'avais encore ma propre liberté. Ma propre liberté se trouvait à l'intérieur de moi. Vous savez, je vais vous révéler mon secret. Je ne l'ai raconté qu'à peu de gens, et voilà que je vais vous le raconter maintenant.

Shirazi ferme les yeux pendant une seconde, comme si elle demandait à son for intérieur la permission de poursuivre et qu'après son accord, elle poursuivait.

Dès ma petite enfance, j'ai appris à m'isoler dans un endroit discret de notre grande maison, à fermer les yeux et à penser à ce que je voulais. J'étais assez honnête avec moi-même. Et là-bas à l'intérieur de moi, j'ai toujours pensé comme je voulais. Je n'ai jamais partagé mes réflexions avec personne parce que la plupart de ces réflexions étaient criminelles dans ma société, elles étaient interdites. Mais à l'intérieur de moi, je n'avais pas peur de ces réflexions. Je restais assise les yeux fermés dans mon coin sous l'escalier et je pensais comme je voulais et à quoi je voulais. Je me permettais de penser comme personne n'a le droit de penser dans mon pays. Je pensais ce qu'il est interdit à tous de penser. Je pensais au fait, que dans mon pays, toute personne humaine, et pas seulement une femme, peut être soumise à une sanction sévère, et même privée de sa vie. Et là-bas pendant ces moments, sous l'escalier, je restais assise les yeux fermés et je me sentais comme une personne absolument libre. J'étais libre face à moi-même. Je le faisais presque tous les jours. À chaque temps libre, je me cachais de tous les autres, je fermais les yeux et j'étais libre. Et ces minutes de ma liberté personnelle me procuraient une jouissance incroyable, presque une extase. Ma liberté personnelle, derrière mes yeux fermés, dans mon esprit, est devenue une véritable drogue pour moi. Dans un pays où pour quelques mots dits imprudem-

ment on pouvait te priver de ta vie, j'ai appris à avoir une liberté totale et absolue à l'intérieur de moi. Je me souviens comment j'attendais cette heure. Et dès que le moment se présentait, je courais aussitôt vers mon endroit secret je fermais les yeux et je devenais libre. Je pensais à tout ! Je ne m'interdisais rien parce que tout m'était déjà interdit. C'est pourquoi là-bas, dans mon monde intérieur, je me suis tout permis. Tout, tout jusqu'au bout, du bout, tout. Oh mon Très-Haut, quelle jouissance c'était de penser à tout ce qui était interdit ! Quel bonheur grandiose c'était ! Quelle incroyable liberté personnelle c'était, ne pas avoir peur de ses propres réflexions. De n'importe lesquelles de mes réflexions. De toutes mes réflexions. Et même maintenant, quand je me rappelle ces jours, j'ai des frissons qui me parcourent tout le corps. Mais voilà quand j'ai eu mes quatorze ans et que j'ai rencontré mon bien-aimé, alors au-delà de la joie immense d'éprouver un amour grandiose, j'ai également perçu la peur que je ne puisse plus rien cacher à mon amoureux, aucune de mes réflexions secrètes. Et à partir de ce jour, dès que l'amour se sera installé dans mon cœur, à partir de cette minute, je perdrai ma liberté personnelle. Désormais, toutes mes réflexions, tous mes secrets, moi tout entière, je lui appartiendrai. Et alors, un doute est né en moi, est-ce que je veux vraiment me séparer de ma liberté personnelle sans cesser d'être moi-même ? Il y a eu des heures, et même des jours entiers, où je me demandais si je ne ferais pas mieux de renoncer à cet amour, de laisser tout comme avant, est-ce qu'il ne serait pas mieux de rester pour toujours seule avec moi-même en sauvegardant ce que j'avais de plus précieux : ma liberté. Il y a eu un moment où j'ai même pensé me suicider, parce qu'il me semblait qu'il valait mieux me priver complètement de ma vie, que me priver de ma liberté. Mais au fur et à mesure que mon contact avec mon Amoureux devenait de plus en plus fort, l'amour remplissait de plus en plus mon cœur. Et vous savez, le jour est arrivé où, j'ai enfin décidé de m'abandonner entièrement à

mon Amoureux. Mais avant de le faire, j'ai décidé, encore une fois, la dernière fois dans ma vie, de me cacher dans mon endroit protégé et de fermer les yeux. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai fermé les yeux et laissé mes réflexions couler une dernière fois en rivière libre. Je suis restée debout les yeux fermés et j'ai attendu. Je l'ai fait comme toujours. Mais cette fois-ci, mes réflexions personnelles libres ne sont pas venues pour une raison inconnue, elles ne venaient toujours pas. J'ai attendu très longuement, probablement presque une heure. Mais aucune réflexion libre ne m'est venue en tête. Là-bas à l'intérieur de moi il n'y avait dorénavant que Lui, mon Amoureux. Là-bas à l'intérieur de moi il n'y avait que l'amour. Je sentais des larmes de bonheur couler sur mes joues. À partir de ce moment, il n'y a plus jamais eu en moi cette peur que j'éprouvais face au monde extérieur, dont je me cachais dans mon endroit secret pour être libre. Je me tenais debout et je pleurais. Je sentais que seulement là maintenant, et précisément seulement là maintenant j'étais devenue véritablement libre. Parce que je n'ai rien à cacher ni rien à craindre parce que rien de ce qui est interdit ni ce qu'il n'est pas autorisé de penser ne m'intéresse plus. Maintenant, je comprenais clairement que je ne voulais qu'une seule chose, encore plus et encore plus d'amour. Et alors je me suis adressée à mon Amoureux et alors je me suis donnée à Lui tout entière et jusqu'au bout du bout. Et plus je me donnais, plus ma vie devenait pleine et sensée. Je me suis mise au service de mon Amoureux, je suis devenue Sa servante, Sa sœur, Sa compagne, Son épouse. Je Lui ai donné toute ma vie et moi tout entière. Et ce que j'ai reçu en retour était un tel trésor, un tel bonheur, qu'aucune liberté personnelle ne pouvait l'égaliser. Et c'est là que j'ai réalisé que ma liberté personnelle c'était ma prison, et que mon abandon à mon Amoureux était en fait ma liberté. C'est ainsi que ma vie a changé et que je suis devenue une personne véritablement heureuse. Et puis j'ai écrit un petit livre de poèmes sur mon amour, qui s'intitule *Adieu à l'interdit*. Ce livre a été

traduit en anglais et est devenu populaire en Europe et aux États-Unis. Mais ce livre a attiré l'attention de la « police des mœurs iranienne ». Et il se trouve, que là-bas ils ont mal compris le sens de mes poèmes. Du coup, le tribunal révolutionnaire iranien a jugé mon livre blasphématoire et m'a condamnée à la peine capitale. Le jour de ce verdict, je me trouvais en Europe, justement sur le point de recevoir le prix Nobel. Tout le monde autour de moi m'implorait de ne pas rentrer. Mais j'ai décidé de revenir. Je comptais sur la force de mon amour. Et je suis revenue en Iran. J'ai été immédiatement arrêtée. C'est alors, effectivement, qu'un miracle s'est produit, et alors qu'on devait m'exécuter, j'ai été graciée et assignée à résidence pour une durée de vingt ans. Et voilà qu'il y a trois mois, mon assignation à résidence a été levée elle aussi et on m'a même autorisée à partir en Europe. Bien sûr, je dois remercier et Sa Majesté le roi de Suède qui a personnellement téléphoné au Rahbar d'Iran Ali Hosseini Khamenei pour demander ma grâce. Et le Comité Nobel, et l'Organisation des Nations unies et le président des États-Unis, et plus largement le très grand nombre de gens qui ont pris ma défense. Mais je sais que malgré les efforts de tous ces gens remarquables, le principal à qui je dois et grâce à qui je suis encore en vie et debout ici devant vous, je le dois à l'amour. Voilà en fait, ce que je voulais vous raconter. Et je veux aussi vous adresser un grand merci pour l'attention que vous portez au sujet iranien et pour votre désir de rendre ce monde meilleur.

PHILIP RASMUSSEN. – Pardonnez-moi, Shirin, je ne savais pas que vous étiez mariée, on n'en a parlé nulle part.

SHIRIN SHIRAZI. – Je ne suis pas mariée. Je n'ai pas réussi à rencontrer un homme avant mon arrestation, et après personne ne se serait jamais résolu à m'épouser. Donc je n'ai jamais connu aucun homme.

Pause.

PHILIP RASMUSSEN. – Chers amis, en invitant Shirin, nous n'avons bien sûr pas pu laisser passer une telle chance et ne pas lui demander de nous lire son nouveau poème. Shirin a aimablement accepté, de nous envoyer à l'avance le texte afin qu'on puisse le traduire. Je vous en prie, Shirin. S'il vous plaît.

SHIRIN SHIRAZI. – Je vais lire un poème que j'ai écrit juste après avoir reçu l'autorisation de sortir de l'assignation à résidence et celle de me rendre en Europe. Il s'intitule « C'est tout ». Je vais le lire dans ma langue maternelle.

Elle lit en farsi. On entend simultanément la traduction.

C'EST TOUT

Écoute-moi, c'est tout.

Si la porte est verrouillée, tu peux rester à la fenêtre et regarder.

Vivre et regarder. C'est tout.

Où volent ces oiseaux ?

Volent-ils en vérité vers ce vague mystérieux sud ?

Y a-t-il un Ouest, y a-t-il un Est, y a-t-il un Nord et un vague Sud ?

Reste à la fenêtre et regarde. C'est tout.

Où te précipites-tu en sortant de la maison ? Probablement, à la rencontre de l'amour ? Mais ton amour devra mourir pour te mettre à l'épreuve.

Essaie d'abord de découvrir ce que signifie vivre sans amour aucun, vivre sans amour aucun, pour comprendre, comme parler ta langue.

Arrête et tais-toi.

Sache, sache simplement que ta langue est morte.
Tiens-toi debout, simplement tiens-toi debout à ta place
et attends.
Attends que tout meure.
Que tout meure.
Que meurent tous les mots, que meure la pluie derrière la
fenêtre, que meure ce pour quoi tu vis.
Simplement tiens-toi à ta place et attends.
Attends qu'il ne reste plus en toi aucun mot, attends qu'il
ne reste plus en toi aucune larme. Tiens-toi debout, attends
et tais-toi.

Où voles-tu ?

Tu chutes.

Sache simplement que tu es en train de chuter.

Ta mère ne t'aime plus parce qu'elle est morte.

Ton père ne te donne plus la force de vivre parce que lui-
même n'est plus.

Ton amour ne te donne plus rien, parce qu'aucun amour
n'est plus.

En silence, tu chutes et tu te tais.

Tu voles.

Tu voles dans l'obscurité.

Tu chutes.

Tu vois les flammes.

Tu vois comment brûle ce monde.

Et maintenant c'est pour toi qu'il brûle.

Tiens-toi debout, regarde le feu, pleure et aime.

Où cours-tu ?

Ta barque est là-bas tout en haut, tout à la source de la
rivière, et pour l'instant tu ne sais rien du tout, tu ne sais
encore rien du tout d'elle.

Mais elle est déjà là-bas.

Mais elle vogue déjà sur le fil l'eau, même si pour l'instant
tu ne sais rien d'elle.

Regarde comme la folie des adultes tue les enfants, ta
barque est déjà sur le fil de l'eau, tiens-toi debout, pleure
et regarde.

On ne te laisse pas parler.
On ne te permet pas d'être qui tu es.
On t'a immolée, on t'a lapidée et jetée tout en bas.
Maintenant tu voles.
Aucun amour, aucun espoir, aucun mot.
Aujourd'hui tu te tais.
Aujourd'hui tu ne sais pas où passent tes rêves.
Parce que tu dors.
Aujourd'hui tu dors et tu voles.
Aujourd'hui tu chutes, c'est un rêve.
Dors, chute, pleure et aime.

Comment aimerais-je ?
Comment aimerais-je quand il n'y a aucun amour ?
Besoin de simplement se taire.
Tu réclames beaucoup trop, tu cries beaucoup trop fort, tu
fais beaucoup trop de bruit.
Maintenant, tu as besoin de te taire.
Arrête-toi, chute et tais-toi.

Alors tu connaîtras l'amour.
L'amour est toujours par-delà des limites du rêve.
Dans un rêve il n'y a que du rêve, dans le rêve il n'y a pas
d'amour.
Tiens-toi debout, chute, réveille-toi, pleure et tais-toi.

C'est tout.

Où vogue cette barque, sans personne, sans rame, ni bous-
sole, seule absolument ?
Au fil de la rivière elle vogue à ta rencontre.
Tiens-toi debout à ta place et attends.
Écoute-moi.

Croire et savoir, voilà toute notre vie.
C'est tout.

PHILIP RASMUSSEN. – Respectables collègues ! Mesdames et messieurs ! Monsieur le Premier ministre ! Notre conférence est terminée. Un grand merci à tous. Au revoir.

RIDEAU